U d'/of OTTAWA
39003002137528

520-1A-487

BA1270

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/rvesetpenses00poma

RÊVES ET PENSÉES

POÉSIES

DEC 13 1972

CH. DE POMAIROLS

RÊVES ET PENSÉES

POÉSIES

Les Rêves. — Les Sentiments
Les Pensées

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31
M D CCC LXXX

1880

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

FQ
2382
.P8R4
1880

LES RÊVES

LES SAISONS

La nature parle toujours ;
Sans repos elle manifeste
Dans les clairs et les sombres jours
Son être orgueilleux ou modeste.

Elle parle très haut durant
L'été, le printemps et l'automne :
Puis, l'auditeur indifférent
La croit muette et l'abandonne.

L'hiver, elle parle tout bas;
Sa voix plus faible, qui se pâme
Et que la foule n'entend pas,
Murmure au fond d'une seule âme.

Le vert feuillage de l'avril
Me plaît moins que les branches nues;
Mieux que son frivole babil
J'aime leurs rumeurs inconnues.

Lorsque dans le vent du chemin
On entend résonner leurs fibres,
Alors, ô pauvre cœur humain,
Il semble que c'est toi qui vibres.

L'ABRI

Quand sur les champs déserts souffle la dure bise,
Quand par les premiers froids la nature est surprise,
Pour que nous pleurions moins son ancienne splendeur,
Elle nous garde encor des coins pleins de tiédeur,
Où le vent qui mugit et sur nos têtes passe,
Laisse une douce paix dans un petit espace.

Un rayon de soleil réchauffe ces abris,
Sous un remous de l'air il y pleut des débris;
Une marge de bois, un mur blanc, une pente
Otent sa force aigue à la bise coupante
Et font gronder en vain son bruit de grandes eaux;
Un frisson de bonheur pénètre alors mes os,
Comme si la nature, où manque la tendresse,
M'effleurait en secret pourtant d'une caresse !

LA DERNIÈRE ROSE

Vous entrez après moi dans la claire jeunesse,
Belle Diane au front d'argent;
De l'autre bord du ciel, naïve charmeresse,
Vous voyez mon soleil penchant.

Nous ne sommes pas faits pour voir l'azur ensemble :
Le temps loin de vous m'a jeté,
Bien que votre regard, où le sourire tremble,
Annonce à tous la charité.

La saison déclinante où, fraîche visiteuse,
Vous m'apportez un doux émoi,
Montre des jours divers de lumière douteuse
Où les jours tristes sont pour moi.

Novembre étend sa brume en voile funéraire,
Quand vous venez dans mon jardin ;
Les frimas menaçants en peu d'heures vont faire
Un sombre lieu de cet Éden.

J'ai sauvé de l'hiver une dernière rose,
Dont il va flétrir l'incarnat,
Unique fleur qui luit dans le brouillard morose
Et l'échauffe de son éclat.

Puisque votre printemps y reconnaît sa trace,
Puisque près d'elle vous voilà
Et que de vous l'offrir j'aurais mauvaise grâce,
De vos mains blanches cueillez-la.

LES BRUITS DE L'HIVER

Dans les mois dépouillés, sous l'arche du ciel noir,
Aux bruits rares et seuls frappant la terre humide,
Il manque ce concert diffus dans l'air fluide
Dont l'oreille en été jouit sans le savoir.

Quand les brebis, marchant dans la fange, le soir,
Retrouvent leurs agneaux pleins d'une attente avide,
Au lieu de cris de joie, il monte dans l'air vide
Des lamentations pour fêter le revoir.

Des petits vagissant et des mères qui bêlent,
Dans l'espace terni les plaintes s'entremêlent,
Comme pour rapprocher le secret de leurs maux.

Qu'ils sont tristes, l'hiver, ces bêlements de bêtes,
Ces longs et sourds appels des plus doux animaux
Qui penchent vers le sol d'inoffensives têtes!

IMPRESSION D'HIVER

La neige triste est sur la terre,
Quand je m'éveille ce matin,
Et la vêt comme mon destin
D'un monotone et froid mystère.

Mais une tiédeur a surgi,
Caressante et douce au visage,
Et la glace sur son passage
Se fond dans un orbe élargi.

Les pentes que le rayon touche
Montrent de nouveau leurs gazons
Réchauffés d'intimes frissons,
Comme à l'haleine d'une bouche.

Les coteaux qu'anime un réveil,
Tout plaqués de vert et sans ombres,
A l'opposé, des penchants sombres,
S'étalent gaiement au soleil.

Et l'on a peine à reconnaître
Que le côté clair du Midi
Et le triste Nord engourdi
Soient les deux faces du même être.

Ainsi l'astre de ton amour,
Ainsi ta clémente tendresse
M'enveloppent d'une caresse
Qui me rend la vie et le jour.

Et lorsque la froideur première
Vient de nouveau peser sur moi,
Mon cœur en se tournant vers toi
Retrouve chaleur et lumière.

LA MAISON

Assise fièrement au bout d'un promontoire,
Mais serrée au penchant d'un plateau qui finit,
Ma maison, d'un côté, se cache comme un nid
Et, de l'autre, en plein ciel dresse un observatoire.

Elle domine tant le proche territoire
Qu'il se creuse sous moi, baisse et s'évanouit,
Et que l'horizon seul dont l'âme s'éblouit
Orne ce lieu, laissant tout le reste accessoire.

Et par une vertu qui me pousse en avant,
Je me sens incliné vers l'espace, où le vent
Agite les rayons en gerbes d'étincelles;

Et, mon corps n'ayant plus d'asile nulle part,
Mes pieds ne trouvant pas de commode départ,
Vers les chemins du ciel mon rêve prend des ailes.

LE VENT DES CIMES

A Édouard Schuré.

Ma maison est debout sur un tertre élevé,
Aride lieu, d'eau vive et d'ombrages privé;
Les arbres n'ornent pas ce sommet solitaire,
Et le vent, que là-haut jamais rien ne fait taire,
Ne peut y provoquer ces doux chuchotements
Qu'il éveille en frissons au cœur des bois dormants;
On n'entend pas courir ces incertains murmures
Qui naissent du fouillis emmêlé des ramures,
Ni gémir tout à coup le bruit faible et dolent
De deux troncs inclinés l'un l'autre se frôlant.

Non! tout ce qu'on entend, c'est la voix monotone
Du vent qui, furieux, contre la pierre tonne,
Dans sa course lointaine arrêté par ce choc
Froisse son aile au mur résistant comme un roc,
S'engouffre aux toits, mugit comme un cri qui s'étrangle,
Se brise, et par éclats vient expirer à l'angle.
Dure et sèche, il me plaît d'écouter cette voix,
Je la préfère au chant mélodieux des bois;
Elle me fait songer à la voix solennelle
Du vent des monts hardis, qui ne bat de son aile
Que des pics, des rochers, du granit et du fer,
Dans ce simple combat de la pierre et de l'air
Où l'élément subtil n'a pas même une mousse,
Pour y faire vibrer une plainte plus douce.

L'ESSOR DU VENT

à Jean Aicard.

Dans mon pays où l'autan vole
Avec un bruit désordonné,
Si quelqu'un a la tête folle,
On dit : C'est un homme « autané ».

C'est qu'en vérité ces tempêtes,
Sous qui les grands chênes tordus
En frissonnant courbent leurs têtes
Et penchent leurs bras éperdus,

Ces tourbillons de toutes sortes,
Ces poussières et ces oiseaux,
Ces vapeurs et ces feuilles mortes
Qui vont comme de grandes eaux,

Ces bruits de mer aérienne
Heurtée à d'invisibles bords,
La grande harpe éolienne
Qui vibre de lointains accords,

Ces frôlements sur le visage
Qui nous viennent on ne sait d'où,
Inspirent la folie au sage
Et font grandir celle du fou.

L'enfant pousse des cris de joie,
Bondit en l'air, et ne pouvant
Jeter au ciel son âme en proie,
Lance son chapeau dans le vent.

L'ivresse chantante des choses
Communique à l'homme un émoi
Qui lui prend ses pensers moroses
Et le fait sortir hors de soi.

Il entend sa lyre muette
Où des souffles passent encor,
Le penseur redevient poète,
Les songes reprennent l'essor.

Puis, hélas! quand le vent retombe,
Un vide pareil à celui
Qui s'épand au fond de la tombe
L'accable d'un immense ennui,

Jusqu'au jour d'incertaine attente
Où la voix qui charme son cœur,
La voix sonore et palpitante
Viendra réveiller sa langueur.

VENT D'AUTAN

L'autan qui vient du Sud a rompu sa barrière,
Le torrent d'air jeté dans sa haute carrière
A déchaîné sa force, il est maître du ciel,
Les échos éveillés par son souffle qui passe
Se choquent en montant et remplissent l'espace
D'un invisible bruit, presque immatériel.

La terre tend au vent ses orgues vénérées,
Et ses rameaux vibrants et ses lyres sacrées
Qu'elle dresse pour lui sur la cime des monts;
Il arrache des sons sublimes aux grands chênes,
Il frissonne tout bas dans les herbes prochaines
Et mugit dans les rocs comme un vol de démons.

Auprès de la rivière où le flot gris moutonne,
Il assemble un concert où rien n'est monotone
Dans les arbres du bord étalés en rideau;
On voit céder à l'air le peuplier docile
Comme la plante verte au fond du fleuve oscille,
Indifférente et souple au gré du courant d'eau.

On rencontre parfois un lieu plein de silence,
Asile inespéré de calme et d'indolence
Dans ce vaste océan aux confuses clameurs
Que l'on ne peut pas voir, mais qu'il est doux d'entendre,
Et qui, roulant sa vague, essaie en vain d'étendre
Sur cette île de paix son cercle de rumeurs.

Dans la forêt secrète où palpitent les branches,
On entend comme un bruit de sourdes avalanches
S'approcher, puis bondir sur les nids affolés,
Puis rapide, glissant aux cimes des ramures,
Finir dans le lointain en de vagues murmures
Dont la fuite a rendu les bois plus isolés.

Le vent qui retentit aux flancs de la colline,
Poussé par son élan, à peine un peu s'incline

Au-dessus du vallon silencieux qui dort;
Il y sème en son vol quelques brises errantes,
Il y laisse tomber quelques voix expirantes,
Et court recommencer son bruit à l'autre bord.

Les bruits mélodieux sans cesse se déplacent;
Renforcés, assoupis, ils montent ou se lassent
En un rhythme inconnu qui berce ma langueur;
Les modulations, légères voyageuses,
Se poursuivent au front balancé des yeuses
Et séparent leurs voix ou les mêlent en chœur.

Les arbres tourmentés perdent leurs feuilles mortes,
Qui s'échappent au choc des haleines plus fortes
Et vont s'accumuler dans les creux des abris,
Ou pénètrent parfois dans les maisons ouvertes,
Apportant la senteur des campagnes désertes,
O nature, et l'attrait de tes vagues débris.

Un tourbillon soudain, s'approchant comme un rêve,
Balaie au bord des prés les feuilles, les soulève :
On les voit se débattre et s'enfuir en lambeaux,
Mais, prises dans son souffle, invisible spirale

Qui monte à la hauteur des tours de cathédrale,
Elles flottent, nuée épaisse de corbeaux.

Un voile que le vent tisse et régularise,
Tenture faite d'air, nappe immobile et grise,
Filtre le jour égal par son dôme léger;
Au-dessous un flocon détaché du nuage,
Portant quelque nouvelle, active son voyage
Et se hâte là haut comme un bon messager.

Une bande d'oiseaux ivres de la tempête
Se lance dans le vent qui les reçoit en tête,
Leurs avirons unis refusent de plier,
Puis vaincus sans douleur à ce jeu de la lutte,
Ils tournent en traçant une souple volute
Et cherchent un refuge au proche colombier.

La fumée à grands flots se trouble et s'échevêle;
La cloche, à qui l'autan fait une voix nouvelle,
Semble un soupir perdu dans l'immense frisson,
Le fantasque ouragan qui toujours la domine
La rapproche tantôt, tantôt la dissémine
Comme une autre fumée, une vapeur de son.

La nuit, lorsque, sentant la journalière insulte,
L'homme dans le sommeil apaise son tumulte
Et livre son repos à tes voiles amis,
O nature, ta voix lointaine et solitaire
Continue à régner au ciel et sur la terre,
Et veille doucement sur tes fils endormis.

Avec les sons légers, l'oiseau, l'air et la feuille,
Avec tous les désirs que ta force recueille,
Je me laisse emporter par tes grands tourbillons
Vers le sein pressenti d'une haute puissance
Qui dispose la mort, la vie et la naissance,
Malgré les vains essais de nos rébellions.

LA POÉSIE

Les soleils radieux qu'un froid hiver allume
Éclaireraient trop bien sa triste nudité,
Ses contours amaigris où manque un velouté
Et ses grands bois que souille un lavis de bitume.

Mais un tissu flottant, un vêtement de brume,
Aux pentes des coteaux sur les branches jeté,
Remplace la parure et les fleurs de l'été
Par sa gaze légère, éthérée et qui fume,

Et qui, mettant dans l'air, sans elle pauvre et laid,
Un long voile irisé d'ombre et de violet,
Couvre en son demi-jour les fanges de la terre.

Ainsi le cœur lassé, dont la claire raison
A dépouillé la sève et durci l'horizon,
O vague Poésie, aspire à ton mystère!

INSTINCT DE MÈRE

La glace dure et froide entoure un pré penchant
Où le soleil d'hiver la fond en la touchant;
L'herbe verdit un peu sous la blanche buée
D'aspect laiteux qu'épand la neige remuée,
Et les petits agneaux, au bord de ces linceuls,
Vagissent vaguement privés de mère et seuls.
Une femme, pour qui ces plaintes sont un signe
Qui la touche à travers sa fourrure de cygne,
Jeune mère elle aussi, vient errer dans le pré.
Par les cris des agneaux son cœur est attiré.

Elle est là, regardant leurs yeux clos de faiblesse,
Leurs pas inachevés où manque la souplesse,
Leur bouche humide et rose, et le soyeux duvet
Qui d'un tremblant éclat de neige les revêt,
Mais surtout cet aspect d'enfantine innocence
Dont les mères toujours éprouvent la puissance.
Alors la vision du blanc fleuve de lait,
Où tous doivent trouver la boisson qui leur plaît,
Ce songe maternel, à sa gorge pudique
Et chaste devant qui tout mauvais rêve abdique,
Fait ressentir l'émoi d'un pur tressaillement,
Comme s'il y montait un flot tiède et charmant
Et comme si l'appel d'un enfant, douce chose,
Y faisait tout à coup germer une fleur rose!

PRINTEMPS HATIF

L'hiver est triste et nu sur le plateau calcaire
Où le chêne noirci perd sa feuille précaire,
Où les mousses des bois ont de vagues parfums
Pareils au souvenir resté des jours défunts.
Mais tout à coup, au bord de sa face pierreuse,
Pli charmant du sourire, un vallon qui se creuse
Fait jaillir le trésor inespéré des eaux,
Sources qui de bien loin attirent les oiseaux
Et couvrent du cristal de leurs ondes naïves
Un vert tapis tissé de pointes d'herbes vives.
Mon aspiration vers un printemps soudain
Qui fleurirait janvier des couleurs d'un jardin,
Ce rêve, l'imprévu de ce lieu le dépasse,
Car d'un contraste neuf il joint au même espace

Des abords dépouillés embrassant des fonds verts
Et la fraîcheur d'avril près des mornes hivers.
J'arrive là, le soir, quand l'heure devient sombre,
Quand les prés ont senti la caresse de l'ombre,
Quand le jour et la nuit partagent l'horizon.
A l'endroit le plus vert, sur le plus frais gazon
Où luit comme un reflet des choses immortelles,
Je vois de loin des bonds, des sauts, de vifs coups d'ailes,
Des battements de queue et de plume légers,
Qui, descendus du ciel, au vil poids étrangers,
Portent sur notre sol la liberté du rêve.
Et ces êtres par qui l'illusion s'achève,
Dont la grâce ornerait les printemps les plus beaux,
Qui sont-ils donc? Ce sont de voraces corbeaux,
Dans l'herbe, joyau vert qui maintenant me navre,
Frémissant et volant à l'entour d'un cadavre,
Sans doute un pauvre agneau par sa mère égaré
Et qui tendre voulait goûter le jeune pré.
Et, le cœur obscurci d'un sentiment funeste,
Quand je fais envoler ce festin d'un grand geste,
Les convives s'en vont attendre, dans le soir,
Sur un noyer tout blanc qui s'étoile de noir.

MARS

à André Lemoyne.

Trois heures, le sept mars : beau jour. Sur le couchant
Un coteau maigre et nu profile son tranchant,
Et depuis le sommet de l'arête coupante,
Une grande ombre bleue emplit toute sa pente,
Car déjà le soleil descend à l'horizon.
Plus bas l'eau miroitante aux rives de gazon,
Recevant dans l'obscur des reflets de lumière
Qui viennent y flotter jusqu'à l'heure dernière,
L'eau brune étale en nappe un cours de métal noir
Où des larmes d'argent parfois semblent pleuvoir.

Les peupliers, grandis malgré le fer des pâtres,
Dressent l'amas serré de leurs bourgeons rougeâtres
Au-dessus de la ligne où finit le soleil;
Le rayon les transperce avec son feu vermeil,
Les rameaux plus menus où l'astre d'or chatoie
Scintillent en tremblant comme des fils de soie,
Et leur substance entière en lui s'évanouit.
Mais comme le soleil d'un seul côté reluit,
Comme les peupliers montent sur un fond sombre,
La face où je les vois demeurant pleine d'ombre,
De ce frêle printemps les charmes incertains
Me semblent une proie à de tristes destins.

LA FLEUR BLEUE

Ni parfums ni clartés ne meurent en hiver,
Le ciel rit dans les bois où palpitent les branches,
De sereines lueurs sortent des neiges blanches
Et l'on goûte à longs traits le souffle froid de l'air.

Comme on prise avant tout l'onde du courant clair
Dont aucune saveur ne gâte les eaux franches,
Ainsi sa pureté, par d'heureuses revanches,
Relève la vertu de l'insipide éther.

Mais, clartés et parfums, tout est confus et vague,
Le vent a beau mugir et dérouler sa vague,
Il manque aux choses l'âme exquise et la couleur.

Quel renouveau, quand mars apporte l'humble fleur
Qu'on regarde à genoux, l'adorable première,
Goutte d'azur, rayon condensé de lumière!

FLEUR DE PÊCHER

Le blanc printemps n'aura jamais de feu si clair!
Près des bois restés noirs, dans la petite vigne,
Le pauvre paysan y trouve un joyeux signe,
Car la couleur du vin lui rit dans cet éclair.

Le songeur, coutumier des formes de l'hiver
Où l'arbre et le rocher n'ont qu'une raide ligne,
Croit voir dans la fleur rose un minéral insigne
Qu'un rayon merveilleux aurait frappé dans l'air.

Méconnaissant encor la pulpe de la sève,
Le regard ébloui s'égare dans le rêve
D'une gemme insensible aux rigueurs des frimas,

D'une pierre, manquant à l'écrin de nature,
Par qui s'achèverait une rouge parure
Faite de vos lueurs, ô rubis et grenats !

LA NATURE EST LA MÊME

A Jules Breton

J'ai naguère tiré des poudres du grenier
Un paysage fait dans le siècle dernier,
Tableau qui, pour son temps moins épris de nature,
Porte un vif sentiment de l'air dans sa peinture,
Un caractère juste et vrai, sans ton banal,
Qui fut bien observé dans un jour spécial.
Au-dessus d'un étang et puis d'une colline
Où rit d'un soir d'avril la teinte purpurine,
C'est dans la vapeur grise un nuage rosé
Qu'entoure un ciel laiteux, de brume composé.

Et voilà qu'aujourd'hui, sortant dans la campagne,
Je m'arrête, je crois qu'un rêve m'accompagne,
Car je trouve, surpris, dans le ciel et sur l'eau
Des tons pareils en tout à ceux de mon tableau.
Et devant ce retour de la saison, de l'heure,
Je sens au fond de moi quelque chose qui pleure
La misère de l'homme aux jours trop peu constants
Qui dans un autre siècle a vu ce même temps!

AVRIL

En avril deux tons peignent la nature :
Les prés et les blés brillent de verdure,
Mais le bois ému d'un souffle incomplet
Leur oppose un fond teint en violet.
Ce n'est pas là-haut, sur les troncs superbes,
C'est en bas, parmi les plus minces herbes,
Tout près de la terre et contre son sein,
Qu'avril, se faisant petit à dessein,
A tenté l'essai de sa couleur fraîche.
La bande d'agneaux, oubliant la crèche
Et les bêlements de l'hiver fangeux,
Sur le pré verdi forme de vrais jeux.

D'un élan d'abord leur troupe galope,
Puis bientôt s'étend et se développe :
Ainsi des garçons dont la bande court
L'un est plus agile et l'autre plus lourd.
Enfance, âge heureux, joie universelle !
Ta raison profonde ici se décèle.
L'agneau peut jouer en paix, il sait bien
Qu'un tendre amour veille à son entretien ;
Pendant qu'il folâtre, il voit bien les mères
Que ne tentent plus les jeunes chimères,
Sans lever la tête et sans s'arrêter,
Aller gravement et toujours brouter,
Les lèvres au sol, tant que le jour dure,
Choisissant exprès la fraîche verdure,
Dédaignant les fleurs et le jeu qui plait,
Afin que l'agneau ce soir ait du lait.

LE PROGRÈS DES FLEURS

Ailes d'or et de feu, papillons, sphinx, abeilles,
Vous êtes messagers, vous unissez les fleurs,
Et loin de vous nourrir en semant les douleurs,
Vous aidez de l'amour les fécondes merveilles.

Mais dans les plantes même adoptant vos pareilles,
Vous laissez celles-là qui n'ont point vos couleurs
Se flétrir sans léguer de stériles pâleurs,
Et vous multipliez sans fin les plus vermeilles !

Par votre choix exquis longuement hérité,
Chaque avril élargit son cercle de beauté
D'où sort de plus en plus la triste fleur obscure.

Et, miracle imprévu, plein d'espoirs palpitants,
Pour nos fils trop heureux, pour la race future,
Vous faites progresser encore les printemps !

PLAISIRS DE BOTANISTE

à M. le docteur Bras,
de la Société Botanique de France.

Végétal ignoré de la plupart des hommes,
Toi qui te plais pourtant au pays où nous sommes,
Toi dont les rameaux verts ont un lait savoureux
Qu'aime, on ne sait pourquoi, l'enfant aventureux,
Belle plante flexible et dont la tige glabre
Élève des fleurs d'or au bout d'un candélabre,
Du temps de mon enfance encore il me souvient
Qu'un suc frais et sucré dans ta sève contient
Et que nous te cherchions en mai dans les prairies
Où flottaient des essaims de corolles fleuries,
Où le rouge, le blanc, le vert, le rose et l'or
Étalaient de leurs feux l'éblouissant trésor.
En ce temps-là mon front n'atteignait pas les herbes
Qui le roulaient mêlé dans leurs ondes superbes,

Et j'étais, douce plante, alors plus près de toi;
Plus simple était mon cœur, plus naïf mon émoi;
T'aimer alors, c'était bien assez te connaître.
Plus savant aujourd'hui, moins sensible peut-être,
J'ai voulu sur ta race en apprendre plus long,
Et je viens de trouver à grand'peine ton nom.
Un nom! pour notre esprit de connaissance avide
Ce n'est rien que l'espoir d'emplir un cadre vide!
Mais je ne puis nier pourtant qu'un vif plaisir,
Quand j'ai pu te nommer, est venu me saisir.
C'est qu'un être complet tient dans le son qui nomme,
Et c'est un fort lien tressé de l'homme à l'homme :
D'un bout du monde à l'autre on peut par lui s'unir,
Éveiller de son ombre un commun souvenir,
Et par lui, douce plante, à ceux qui te connaissent
Je puis parler de toi, leur dire où tes fleurs naissent,
Et dérider le front de ces gens sérieux
En leur contant les jeux des enfants curieux,
Et comme dans les prés, sans souci des couleuvres,
Nous faisions au printemps de subtiles manœuvres
Pour boire ton suc blanc où peut-être, qui sait?
Le tendre goût du sein maternel nous plaisait.

MÉDIOCRITÉ

Effroi des lieux déserts, triste ronce chagrine,
La science te dit Rosacée, une sœur
De cet éclat magique et de cette douceur,
La rose, triomphante en sa pourpre divine.

Votre commune race en elle obtient sa fleur
Et tu n'as, semble-t-il, hérité que l'épine;
Accessoire chez elle, en toi le mal domine
Qui verse, au lieu d'arome, une prompte douleur.

Cependant ta corolle est rosée et touchante;
Entre la fleur illustre et toi, ronce méchante,
Il n'est à te bien voir que du plus et du moins.

Qui sait si, recevant des honneurs et des soins,
Tu n'aurais pas vêtu sa robe lumineuse
Et, comme elle, embaumé ta malice épineuse!

LE BOIS

Un pré, fût-il très vaste et plein d'îles de fleurs,
Dans sa libre étendue offre un banal spectacle,
Car on peut d'un coup d'œil l'embrasser sans obstacle
Et saisir d'un regard sa masse de couleurs.

Un bois même petit paraît toujours immense,
Car on ne peut le voir tout entier à la fois,
Et toujours il nous garde en l'ombre des sous-bois
Des recoins inconnus dont l'attrait recommence.

Toujours vus un par un et sans lien entre eux,
Sous les arceaux profonds les détails s'accumulent,
On n'épuise jamais les incidents nombreux,
Et les lointains portés d'arbre en arbre reculent.

Un tronc plus lumineux, des ormes en bouquet,
Une pierre moussue, un nid, une broussaille
Nous font hâter le pas vers l'heureuse trouvaille,
Et le mystère change en un monde un bosquet.

Auprès du même lieu l'on passe et l'on repasse,
Et comme on l'aborda jadis d'un autre point,
L'œil désorienté ne le reconnaît point.
C'est plaisir de se perdre en un si mince espace.

C'est plaisir de trouver sous l'azur étouffant,
A deux pas de son seuil, un pan de forêt vierge
Dont l'ampleur rétrécie encore nous submerge,
Rêve pour le poète et jouet pour l'enfant.

DANS LES PRÉS

Lorsque alentour les hautes herbes
Nous font un fin nid bruissant,
Un nid ouvert aux cieux superbes
Et caché pour l'œil du passant,

Lorsque assis dans les prés, je pose
Ma tête lasse à tes genoux,
Lorsque ta voix me dit : Repose,
Ta voix d'eau fraîche au son si doux,

Alors, que ta beauté me garde
D'obéir à ta chère loi,
Le sommeil, même sous ta garde,
Me priverait encor de toi.

Laisse-moi sous ton front qui plie
Voir tes yeux d'un bleu délicat
Fleurir les prés de leur éclat
Que mon extase multiplie.

DÉSIR

L'été vient, de ses pas il redouble le nombre,
Je vois diminuer les heures du sommeil,
Et mon désir ardent applaudit au soleil
Dissipant de ses feux la brume qui l'encombre.

Je monte en ce moment, la tête hors de l'ombre,
Ce beau cours des saisons lumineux et pareil
A quelque escalier d'or dont le faîte vermeil
De gradins en gradins quitte sa base sombre.

Oh! si l'ascension pouvait durer toujours !
Si la claire montagne où s'étagent les jours
Élevait sans déclin ses échelons de flamme !

Si la vie, échappant à la tombe, aux hivers,
D'un élan continu sans chute et sans revers
Dans l'azur éternel pouvait porter mon âme !

SATIÉTÉ

Mais l'été, blanchissant l'azur brûlé des cieux,
Rendant l'aride sol aussi dur que la pierre,
Contre son vif éclat fait clore ma paupière,
Et je rêve à présent quelque chose de mieux.

Pour la douceur de l'âme et le charme des yeux,
J'appelle, d'une soif qui dément la première,
L'automne aux voiles gris où s'endort la lumière
Et dont la gaze étouffe un nid silencieux.

Oh! si j'étais de même aux abords de la tombe!
Si la mort qui s'approche et si le soir qui tombe
Me trouvaient repu, las et pour la fin dispos!

Si je pouvais laisser de mon plein gré la table
Et, d'un esprit conforme au sort inévitable,
Demander le seul bien qu'il m'offre, le repos!

LE SOMMEIL

Vous qu'une rêverie infinie accompagne,
Quand vous nous surprenez dans la vaste campagne,
O langueurs qui tombez du haut des cieux vermeils,
Évanouissements de notre âme, sommeils,
J'aime à sentir l'azur peser sur mes paupières,
Mes membres retomber semblables à des pierres,
Mes regards accablés par la force de l'air

Se noyer dans le ciel comme dans une mer,
Mon être fatigué que le monde disperse
Confier sa faiblesse à l'ombre qui la berce,
Et mon rêve s'éteindre en l'obscur sentiment
D'une grandeur sans borne et sans commencement !

MATURITÉ

Ils sont passés, les mois des fleurs,
Des oiseaux et des clairs murmures,
Plus de querelle aux nids siffleurs :
On a coupé les moissons mûres.

La canicule a châtié
Le vert trop brillant des ramures,
Où languit la feuille à moitié :
Les branches des arbres sont mûres.

Vers leurs fruits on lève les mains,
Les parfums sont des goûts, les mûres
Font une odeur fade aux chemins :
Les pulpes des graines sont mûres.

Un je ne sais quoi d'achevé
Avant les premières froidures
Accomplit le désir rêvé :
Les beautés des choses sont mûres.

Le soleil même a l'air d'un fruit
Touché par des flammes moins dures
Et tombant du ciel bleu sans bruit :
Les couleurs de l'azur sont mûres.

Et le cœur longtemps resserré,
Laissant choir enfin ses armures,
Se donne à qui l'a désiré :
Les molles tendresses sont mûres.

APPARITION

En quittant, le soir, ta maison
Qui brille à l'Est sur la colline,
J'ai marché vers l'autre horizon
Suivant la pente qui s'incline;

J'ai traversé le clair ruisseau,
Puis, j'ai remonté l'autre pente,
Et je me suis assis en haut
Pour bien voir ta vitre flambante.

Et c'est ainsi comme il convient :
Toi, jeune, fraîche, gaie et rose,
Ta place est là d'où l'aube vient,
Et la mienne au couchant morose.

J'ai regardé luire au soleil
Les fenêtres de ta demeure,
Et les feux de l'astre vermeil
S'y poser longtemps jusqu'à l'heure

Où le dernier rayon du jour,
Qui semble avec un regret morne
Comme moi quitter ce séjour,
S'est perdu dans le ciel sans borne.

La nuit vient et pourtant mes yeux
Sont fixés dans l'ombre profonde
Vers ce point entre terre et cieux
Qui seul les charme dans le monde.

Je ne vois plus, le souvenir
M'éclaire de sa lueur triste
Qui sous mon front va se ternir :
Il me semble que rien n'existe.

Tout à coup, en face de moi,
Apparaît un reflet blanchâtre
Qui met l'horizon en émoi :
Est-ce un feu nocturne de pâtre?

Derrière le coteau frangé
La lune ronde comme un globe
Monte, et sur son disque orangé
Qui sitôt me ramène une aube,

Se dessinent fidèlement,
O merveille, ô prompte revanche!
Le haut pignon, le toit charmant
Où tu reposes pure et blanche.

Et voyant dans tout l'horizon
Ce seul point distinct par fortune,
Je bénis avec un frisson
L'astre amoureux, la douce lune,

Qui vient de l'infini lointain,
De sa course encor toute blême,
Me montrer avant le matin
La maison de celle que j'aime.

ROMANTISME

Cette nonne est séduite et veut fuir du couvent ;
Minuit sonne, j'attends sous la tour en ogive.
Le monastère dort dans la forêt plaintive
Que soulève parfois un souffle ému du vent.

La lune s'est levée, un mirage tremblant
A lui dans la verrière, et la svelte captive
Apparaît argentée en la lueur furtive,
Pâle comme Phébé dans son costume blanc.

Je rêve que je suis Endymion le pâtre,
Épris ainsi que lui d'une forme d'albâtre
Qui pour m'ouvrir ses bras descend du vaste ciel.

Saint Paradis, Olympe où la splendeur habite,
Toutes deux ont quitté la sphère sans limite,
Portant dans un rayon l'amour surnaturel.

LE RUISSEAU

Le sauvage ruisseau coule une lieue à peine
Et termine sa vie au fleuve de la plaine.
Mais il a son histoire aussi, l'humble cours d'eau.

Il commence à suinter presque sur le plateau,
Où dans les premiers plis verdissent des pacages;
Informe et paresseux, il fait des marécages,

Perd sa route parmi les minces fûts des joncs,
Et baigne d'une eau rouge un saule aux blancs bourgeons.
C'est le lieu vague encore et naïf de la source.

Mais le sol se dérobe et l'onde prend sa course.
Les pentes se croisant d'un angle plus aigu
Resserrent le ruisseau dans un lit exigu.
Il s'irrite, mugit et le lieu fruste approche
Où, la terre enlevée, il va mordre la roche.
Il lave les parois et dans ses bonds hardis,
Il y creuse en tombant des bassins arrondis
Qu'unit un fil de moire et dont on voit la suite,
Du ruisseau maintenu ralentissant la fuite,
Se succéder pareille aux perles d'un collier,
Ou former des degrés humides d'escalier,
Ainsi qu'une fontaine épanchée en ses vasques.
Un obstacle léger calme ses bonds fantasques :
Car le voilà perdu sous le couvert des bois,
Il s'écoule à leur ombre et l'automne parfois
Lui bâtit une digue avec des feuilles mortes.

Le rocher cependant monte en masses plus fortes.
L'onde victorieuse y perce un défilé

Qui, tournant sur lui-même, apparaît isolé
Et laisse entre ses bords une mince retraite,
D'accès caché, rendue encore plus secrète
Par une chute d'eau qui la barre en dessous.

L'idéal préféré de mon cœur est dissous
Devant ce lit d'amour solitaire et sauvage!
Tous les désirs païens naissent sur ce rivage!
Le vent se tait, on sent les douceurs de l'abri,
Mais le flot qui revient jeune, jamais tari,
Emplit ce lieu désert d'une voix qui m'enivre,
Et la nature seule en mon être veut vivre.
Cette onde est capiteuse aux sens plus que le vin,
Et le rêve hérité de l'antique Sylvain,
S'éveillant dans le bruit de cette eau qui s'épanche,
Y caresse l'espoir de quelque forme blanche!
Oh! je veux remonter là-haut où le grand ciel
Rend plus présent au cœur l'être immatériel,
Où la source naïve a sa candeur première,
Où rit à découvert l'innocente lumière!

LES AMANTS

Aimez-vous en dormant, car l'amour n'est qu'un rêve,
Évanouissez-vous dans un profond sommeil,
Infiniment berceur, sans trouble et sans éveil,
A peine interrompu de quelque lueur brève.

Vous n'osez pas marcher aux clartés du soleil,
De peur que ses rayons vous poignent comme un glaive :
Puisque la mort absout, étendez sur la grève
Un sombre lit d'amour à la tombe pareil.

Oubliez, s'il se peut, dans un songe impalpable,
Que dans vos yeux ouverts votre amour fut coupable,
Pour croire obscurément à son éternité.

C'est le don le plus beau du sommeil et du songe :
O criminels, du moins cultivez le mensonge
D'une éternelle ardeur, suprême vanité !

RÉDEMPTION

Délaissés par l'amour et par l'amour maudits,
Voilà l'Homme et la Femme exclus du Paradis.
Adam pense : « J'ai cru ce bonheur légitime,
Sa beauté m'enivrait et j'ai commis un crime. »
Tremblante, Ève regarde en elle avec stupeur
L'abîme qu'à ses yeux couvrait l'amour trompeur.
Une voix dit : « Soyez bannis de ma présence,
Je suis l'ange terrible et pur de l'innocence ! »
Et du bonheur perdu c'est le triste gardien.
Mais un autre, qui sert à l'Homme de soutien,

Lui murmure tout bas : « Maintenant sois fidèle ! »
Et le doux séraphin, qui marche à côté d'elle,
Parle à la Femme aussi : « Sois tendre maintenant ! »
Ces mots sont dans leur nuit un éclair rayonnant.
Et l'Homme consolé jetant les yeux sur Ève :
« Oh ! pardonne, dit-il, ma honte était un rêve !
Si nous restons unis, le crime est racheté,
Et l'amour devient saint par la fidélité. »
Et la Femme : « Je sens la pieuse tendresse
Dissiper de mon front la rougeur vengeresse
Et former un lien d'une telle grandeur
Qu'il nous garde tous deux unis dans ma pudeur ! »

VUES DE CIEL

à François Coppée.

INTRODUCTION

Que la beauté des ciels est chose passagère!
Qu'elle est prompte à mourir, leur essence légère!
Aussi, riants d'azur, ou formés d'air épais,
J'aime à me retracer quelques-uns des aspects
Qui ravirent mes yeux et m'enchantèrent l'âme.
Ciel peuplé de vapeurs ou vaste mer de flamme,
Pour les voir je n'eus pas besoin, pâle songeur,
De prendre le bâton de l'actif voyageur.

Le ciel toujours fécond change sans que l'on marche
Et suit son propre cours comme l'onde sous l'arche.
Le ciel qui de si haut semble nous dédaigner
Est toujours accessible aux yeux, le prisonnier
Peut le voir librement passer dans sa fenêtre :
Et même il n'est pas bon, si l'on veut le connaître,
De visiter l'aspect différent des pays,
Car par le sol nouveau les yeux sont envahis.
Voyez donc comme autour de la même demeure
Le ciel varie au gré des saisons ou de l'heure.

I

Seize mars..... Ce matin l'arc céleste était pur,
Le soleil s'est levé dans un limpide azur.
Mais un signe annonçait les tristesses futures,
Car un fort vent du nord agitait les verdures.
Bientôt, là-bas, au loin, des flocons ont paru,
Des nuages légers, tout seuls dans le bleu cru,
Hâtifs et tourmentés, pareils à l'avant-garde
Qu'un troupeau voyageur dans l'inconnu hasarde,

Pauvres moutons chassés dans l'espace mouvant
Pour qui le froid destin mesure mal le vent,
Et l'on voit leur toison qui dans l'air se hérisse.
Comme le présageait leur troupe accusatrice,
Voici la sombre armée en marche sur nos fronts,
Les nuages pressés s'assemblent gras et ronds,
Et la voûte d'azur, par leur masse obscurcie,
Laisse bleuir à peine une pâle éclaircie.

II

Cinq avril..... Une nappe étrange, d'un beau blanc
De perle comme en ont certains oiseaux au flanc,
Dans le ciel étendu tisse sa trame unie.
Sur ce fond de douceur monotone, infinie,
Des nuages plus bas, brillantés par les bords,
Portant les mêmes tons, mais plus lourds et plus forts,
Seuls rehaussent ce vide en qui rien ne tressaille.
Le ciel paisible a l'air d'une vaste grisaille.

III

Vingt-quatre août..... Il fait sec depuis tantôt des mois.
Le vent du midi passe aujourd'hui sur les bois.
Par son souffle, qui vole en brûlantes traînées,
Les feuilles que verdit avril sont retournées
Et, montrant leur dessous plus blanc que leur dessus,
Rendent plus gai l'aspect des vieux chênes moussus.
Et tout, l'azur, les bois, la terre nourricière,
Semble comme voilé d'une fine poussière.
Le bleu terne du ciel s'unit avec le vert
Des feuilles qu'on dirait d'une gaze couvert :
On voit les deux couleurs se fondre en une teinte
Moins vive qu'elles deux, plus douce, plus éteinte,
Et trouver dans le gris leur joint harmonieux,
Nuance délicate et qui permet aux yeux,
Dans la variété qu'ont les métamorphoses,
De sourire en voyant cette union des choses.

IV

Par une nuit d'hiver bien avant le matin,
Des taches de lueurs sur le sol incertain
Figuraient les reflets qu'on voit aux marécages.
Mais ces lueurs marchaient en d'étranges voyages
Et faisaient ressortir des ombres de la nuit,
Suscités tour à tour dans un cercle qui luit,
Les arbres, les coteaux, les champs, vague royaume,
Comme si, se cachant dans la nue, un fantôme
Eût promené sur eux l'éclair de son falot.
Les nuages, passant sur la lune à grand flot,
Faisaient ainsi courir au loin sa lueur blême.
Souvent pendant le jour le soleil fait de même,
Et c'est pour tous les yeux de nature enchantés
Un fin tableau de voir à terre ces clartés
Glisser et fuir devant la poursuite des ombres :
Mais plus étrange encore au temps des heures sombres,

Quand les vagues clartés semblent les pâles sœurs
De ces ombres qui font d'indécises noirceurs,
Et que ce vol furtif de substances légères,
Rêves, formes du songe à nos sens étrangères,
Meute de l'air chassant la brume qu'elle suit,
Passe dans le silence étouffé de la nuit!

V

L'hiver, le siroco né dans l'Afrique vaste
Apporte à mon pays, comme un tiède reflet,
Un ciel céruléen teinté de violet
Au-dessus des coteaux que la saison dévaste.

L'espoir avec le deuil lutte dans ce contraste
Entre la terre nue et sans fleurs, le sol laid,
Les bois décolorés, les champs où rien ne plaît,
Et l'air illuminé déjà du plus beau faste.

Ce firmament d'été fait du terrestre hiver
Un purgatoire doux plutôt qu'un sombre enfer,
D'où le cœur vers le ciel attiré croit entendre

Des anges revêtus d'amples robes d'azur,
Accompagnant leurs voix sur des harpes d'or tendre,
Dans le bleu paradis chanter un chant très pur.

FINALE

Ce sont là des moments particuliers et rares,
Fugitives beautés dont les cieux sont avares.
Comme le bûcheron qui, jeune, coupe un bois,
Peut le voir tout au plus repousser quatre fois,
Je ne reverrai pas dans le cours de ma vie
Sans limite et sans fin ces heures que j'envie,
Et la nuit du tombeau viendra clore mes yeux
Avant qu'ils soient lassés de la beauté des cieux.

Mais enfin, las ou non, rassasié peut-être,
J'aurai vu bien des fois le soleil reparaître,
J'aurai goûté l'aspect si différent des jours,
Leur suite variée et nouvelle toujours,
J'aurai dans les printemps, les hivers, les automnes,
Trouvé des jeux subtils et jamais monotones,
J'aurai dormi souvent avec cet intérêt
De m'éveiller pour voir ce que demain serait,
J'aurai très longuement contemplé les nuages,
Vu monter dans le ciel et crouler leurs images,
J'aurai surtout, ému d'ivresse au bruit des vents,
Jeté mon âme éparse à leurs souffles vivants,
Avidement cueilli ce que l'air diaphane
Fait naitre de beauté qui charme et puis se fane,
Et je pourrai mourir, croyant qu'il n'est pas vain
D'avoir, dans l'infini du spectacle divin,
Vu l'instant dont jouit la brève créature!
Voilà de quelle ardeur nous t'aimons, ô nature!
Et, pleins de cet amour, nous ne comprenons pas
Comment l'homme, obsédé de ses propres appas,
Put laisser écouler des siècles sans entendre
Au-dessus de son front ta voix magique et tendre,
Et comment ta beauté garda voilé pour lui

Ton charme aussi réel autrefois qu'aujourd'hui.
Si nous ne mettons pas d'exacte borne au culte
Que nous te consacrons, c'est pour laver l'insulte
Que te fit des aïeux l'esprit indifférent,
C'est pour te célébrer par un zèle plus grand,
Afin que près de toi l'excès d'honneur balance
Par un juste retour l'excès de leur silence !

L'AMOUR DE LA NATURE

SCÈNE DE CLOÎTRE

Un couvent, prisonnier de la stricte clôture
Qui doit anéantir l'amour de la nature,
Au cœur de la cité dès longtemps établi,
Pour règle austère avait l'universel oubli.
Comme le bruit des flots aux bords plaintifs d'une île,
Expiraient au lointain les rumeurs de la ville.
On avait depuis peu fait un chemin de fer,
Et ces coups de sifflet dont l'accent nous est cher,

Subit évocateur de voyage et d'espace,
Faisaient dire au couvent : Qu'est-ce donc qui se passe ?
Car elles ignoraient, les sœurs, pour la plupart,
Attentives dans l'ombre au suprême départ,
Ces longs serpents de feu qui sillonnent le monde.
Et leur cœur reposait dans une paix profonde.
Un jardin très étroit, par sa forme pareil
A la bande d'azur où passait le soleil,
Leur montrait quelques fleurs, une rose trémière
Dont la tige en faisceaux montait vers la lumière,
Et, des vierges surtout modèles ressemblants,
Un essaim nuageux de candides lis blancs.
Parfois, lorsque arrivaient de nouvelles compagnes,
Leurs yeux portaient au cloître un reflet des campagnes.
Qui s'éteignait bientôt sous les grilles du chœur,
Et de tous les instincts Dieu paraissait vainqueur.
Le bruit se répandit pourtant que le chapitre,
Du sort de la maison seul et suprême arbitre,
Avait acquis, jugeant le local exigu,
Un vieil hôtel aux murs du couvent contigu,
Entouré d'un enclos. A grand fracas de pioche
Les maçons travaillaient et la petite cloche
Disait : Restez voilée et cachez-vous, ma sœur !

Mais cette nouveauté n'était pas sans douceur.
Le bruit cessa. Passant dans un couloir très sombre,
Un beau jour il parut à toutes moins plein d'ombre,
Et regardant là-bas au fond du corridor
Elles virent les flots d'une lumière d'or,
Tandis que dans la baie ouverte aux lueurs franches
Des souffles agitaient un mouvement de branches.
Comme on voit des agneaux en troupe se presser
A travers une porte où chacun veut passer,
Toutes les sœurs voulaient courir sur l'herbe verte.
Jamais un voyageur faisant sa découverte
D'un tel étonnement ne se sentit charmé.
C'était un peu d'eau claire, un rameau parfumé,
Une brise approchant la feuille de la feuille,
Les profondeurs des bois où l'esprit se recueille.
Les cris recommençaient à chaque objet nouveau :
« Oh ! que c'est grand, ma sœur ! — Ma sœur, comme c'est beau ! »
L'une d'elles suivait, dans le soleil en flamme,
Les ailes de l'oiseau, ces symboles de l'âme.
Une autre regardait, éternel féminin !
Au miroir du ruisseau qui croisait le chemin,
Son visage oublié du jour de la vêture.
Et chacune semblait inventer la nature.

Fraîche aurore, bonheur de qui n'a pas joui !
Chaque naïve sœur semblait, l'œil ébloui,
Un enfant des coteaux qui voit la cime alpestre,
Ou plutôt Ève jeune au Paradis terrestre,
Qui goûte dans le cours de ses premiers instants
L'entière nouveauté diffuse en vingt printemps.

LA FRANCE

Je soupire, je suis malade de désir :
Je voudrais d'un coup d'œil voir tous les paysages
Que la France contient dans ses monts, sur ses plages,
Et que mon pied jamais ne pourra parcourir.

Je voudrais contempler, avant que de mourir,
Tous ces aspects, divers autant que des visages,
M'enfoncer aux vallons où dorment les villages,
M'imprégner de leur charme impossible à saisir.

Et je voudrais aussi, je veux sans espérance,
Belles et riant clair, voir les filles de France
Qui passent sur les ponts des fleuves du pays.

Mais elles vieilliront sans que je les regarde,
Au lieu de leurs fronts blancs viendra la mort hagarde
Emplir de son effroi mes yeux inassouvis.

PLUS BAS

Parmi les hommes, tous soumis au même sort,
Il en est qui jamais ne pensent à la mort,
Et d'autres de sa vue ont fait leur habitude,
Surtout lorsque, allongés, ils en ont l'attitude.
Un soir, bien éloigné de songer au néant,
Je m'étais étendu sous un chêne géant :
Abrité par la courbe heureuse de son dôme
Dont la mâle vigueur n'avait rien d'un fantôme
Et qui gardait mes yeux de l'infini du ciel,
J'admirais son tronc vaste à l'aspect éternel,

Le rude bouclier dont le vêt son écorce,
L'ampleur des bras puissants, leur nervure et leur force,
Le calme dont le bout de ses branches d'en bas
Cherchait l'air nourricier qui ne leur venait pas,
Ses rameaux obscurcis par le blanc crépuscule
Et paraissant au loin tendre leur tentacule!.....
Etait-ce l'heure triste ou la fraîcheur du sol?
Mon rêve à ce moment prit un plus sombre vol :
Je me vis habitant les profondeurs voisines,
Couché, mais à présent au-dessous des racines,
Dôme aussi grand que l'autre, aussi noble, aussi beau,
Qui déployait sur moi la voûte d'un tombeau,
Et l'arbre souterrain, d'un ordre symétrique,
Etendait dans la nuit sa coupole sphérique
Dont les arcs s'allongeaient en rameaux chevelus
Vers mon corps où la vie et le jour n'étaient plus.

LES SENTIMENTS

LES SENTIMENTS

INVOCATION

Pure langue du cœur, Musique, oh! je t'envie,
Toi que le sens trop lourd ne tient pas asservie,
Toi qui prêtes ta grâce aux mouvements légers
De notre âme où le flot suit les flots passagers,
Toi qui surtout, sans être obligée à te taire,
Sais garder en parlant le charme du mystère!
Tu caches la pensée indiscrète ou qui ment,
Et tu laisses vibrer le chaste sentiment,
Trésor ouvert à tous, mais sans trahir personne,
Où chacun peut, tandis que ta voix chante et sonne,
Accorder ton extase au rêve de son cœur.
Sans rien livrer de toi pour le rire moqueur,

Tu te répands au loin, tu parles, tu t'exprimes,
Et toujours il demeure au fond de tes abîmes
Un secret ignoré du vulgaire jaloux.
Le motif qui t'inspire est inconnu de tous :
Ils n'en ont que l'écho, la part extérieure
Surprise sans dommage à ton âme meilleure,
Jamais nul ne saura quelle cause a donné
Ce libre flot d'amour dont il est étonné,
Jamais nul ne remonte à la source du fleuve.
Ton beau génie obscur t'épargne cette épreuve
D'entendre répéter par la foule le nom
Que l'ami fie à peine au plus cher compagnon,
Et quand, versé de haut sur l'âme frémissante,
Le chant a propagé ton ivresse innocente,
Lorsque, éveillé par toi, le rêve a pris l'essor,
Toi, tu n'as rien perdu de l'intime trésor.
O Muse, prends-moi donc à l'ombre de ton voile !
Dérobe dans ses plis surtout la blanche étoile
Qui doit y scintiller comme un lointain rayon
Dont l'œil devine et perd la pâle vision !

LA CHAMBRE PATERNELLE

J'avais huit ou neuf ans, l'âge où le cœur espère,
Et je partageais seul la chambre de mon père,
Vaste pièce où mon lit s'abritait dans un coin,
Tandis qu'il occupait l'autre bout, assez loin :
Et je dormais ainsi paisible sous sa garde.
Une nuit cependant que la lune blafarde
Dans les carreaux bleuis envoyait sa clarté,
Un trouble sans motif me tenait agité;
Je regardais mon père et sa face robuste;
J'écoutais, admirant la vigueur de son buste,
Dans cette solitude où me laissait la nuit,
Descendre et remonter son souffle à petit bruit.

La lune au blanc rayon pâlissait son visage
Dont l'aspect grave et fort le jour me rendait sage.
Un infini désir me vint de m'approcher.
Je sautai de mon lit : pieds nus sur le plancher,
Mon cœur d'enfant heureux qu'on protége et caresse
Débordant tout à coup d'une vague tendresse,
Et sentant que j'avais là mon meilleur ami,
J'allai baiser le front de mon père endormi,
Et je pus reposer après dans ma couchette.

Cette marque d'amour témoignée en cachette,
Mon père la sentit, car il ne dormait pas.
Depuis il m'a conté, vieillard aux faibles pas,
Que jamais sous le ciel joie intense et profonde,
Dont aux jours les plus beaux le cœur humain s'inonde,
Ne saurait égaler celle qu'il éprouva,
Quand sous ses yeux mi-clos son enfant se leva
Et s'en vint lui porter, dans la nuit inquiète,
Cette marque d'amour ignorée et muette.

PÈLERINAGE

Pour un fils une joie amère
Qui lui rend les jours révolus,
C'est de voir la ville étrangère
Où naquit autrefois sa mère,
La sainte femme qui n'est plus.

Voilà, pense-t-il, cette ville
Où, dans un âge sans retours,
Au sein du paternel asile
Elle vécut, simple et tranquille,
Les plus beaux des rapides jours.

BIBL. C
Ottavie

Ce lieu ne vit que sa jeunesse
Et ses naïfs commencements;
Là le destin plein de promesse
Ne lui donna que pure ivresse,
Exempte encore de tourments.

Espérance fraîche qui brille
Et déjà s'incline au devoir,
Ma mère, enfant et jeune fille,
Fleur et non souche de famille,
Telle en ce lieu je crois la voir.

Son âme enfant dut être douce,
De cette suave douceur
Devant qui tout orgueil s'émousse,
Qui chérit les siens sans secousse,
L'idéal même de la sœur.

Et sa jeunesse fut sereine,
Et ceux qui l'avaient pour trésor
L'admiraient, humble souveraine,
Mêlant pour soulager la peine
Sa parole affable à leur or.

Et puis, vers un pays plus rude
Elle partit avec l'époux,
Elle eut pour chère servitude
La maternelle inquiétude
Qui sans cesse veillait sur nous.

Pour moi, sa blonde chevelure
Qu'aucun fil n'argentait ici,
Des ans ayant subi l'injure,
M'apparaît, ombrant sa figure
Avec les neiges du souci.

Né trop tard, je n'ai connu d'elle
Que l'âge où le front s'embrunit,
Et ma mémoire trop fidèle
Mieux encore, hélas! me rappelle
L'heure d'angoisse où tout finit.

Mais ces lieux empreints d'un sourire
Me font voir ma mère à vingt ans;
Mon cœur, qui de regret soupire,
Tout à la fois ici respire
Un parfum tendre de printemps.

L'ŒUVRE ABANDONNÉE

O cher pays natal, abri de ma maison,
Je voulais de tes champs montrer le doux mystère,
Ton sol rude, le grain qui forme cette terre,
Et le port de tes bois et ton ferme horizon.

Sous les traits généraux que porte une saison
Cherchant à démêler ton âme solitaire,
J'avais traduit au jour l'intime caractère
Qui signale entre tous ton être à ma raison.

Dans la nuit de tes monts qu'un brouillard vague encense
Tu garderas encor ta sauvage innocence,
Tu n'affronteras pas le public hasardeux.

Tu resteras caché, c'est mieux ainsi peut-être,
Ignoré de ceux-là qui devaient te connaitre,
Et nous nous aimerons obscurément tous deux.

LE CORPS SANS L'AME

J'ai tout acheté, les grands hêtres,
Le jardin, la douce maison,
J'ai vu, du haut de mes fenêtres,
Se retourner les anciens maîtres
Avant de franchir l'horizon.

Ils sont partis, moi je m'installe,
Et sans me confondre en pitié
Pour qui perd sa maison natale,
Je garde l'humeur joviale :
Je suis chez moi, j'ai bien payé.

Mais les souvenirs, l'habitude,
Hôtes subtils qui sont esprit,
Se soulèvent en multitude,
Leur substance invisible élude
Mon pouvoir dont elle sourit.

Et je crois ainsi les entendre :
« Garde les vils biens, ces ingrats!
Notre essence à nous est plus tendre,
Nous ne fûmes jamais à vendre
Et jamais tu ne nous auras.

« Au passé nous restons fidèles;
Qu'ils ramènent, ceux d'autrefois,
Leurs traces dans ces lieux pleins d'elles,
Autour de leur front quel bruit d'ailes,
Dans leur cœur quelles douces voix!

« Se cachant de toi, pleins d'alarmes,
C'est nous seuls qui les recevrons,
Un de nous leur dira nos charmes,
Un autre pleurera leurs larmes,
Et tous nous les consolerons.

« Si tu pouvais les voir sourire,
Quand ils recevront cet accueil,
Si tu pouvais entendre dire
Ce que l'âme à l'âme soupire,
Tu rabaisserais ton orgueil.

« Toi qui te vantes d'être riche,
D'avoir les blés et les bluets,
Nos fleurs n'embaument pas ta friche,
Et nous rions lorsqu'on te triche,
Pauvre acquéreur de biens muets ! »

Frappé comme d'un anathème
Et manquant du lot le meilleur,
Sur cette terre où rien ne m'aime
Je me fais l'effet à moi-même
D'un intrus, presque d'un voleur.

SUR LA MONTAGNE

Un jeune homme pensif est sur une montagne...
Il a vingt ans, son cœur est gonflé de désir,
Sur les plus hauts sommets un rêve l'accompagne
Et lui donne à la fois sa peine et son plaisir.

Les coteaux descendus de l'horizon bleuâtre,
Ici plus nets, au loin dans l'air vague noyés,
Décrivent sous ses yeux un ample amphithéâtre
Que borne la rivière étendue à ses pieds.

Il sait bien la vertu des hasards de la vie,
Il sait que son bonheur, son trésor idéal,
Demandé si souvent au destin qui l'envie,
Il le trouvera là dans son pays natal.

Mais il ne connaît pas la pure jeune fille
Que lui garde en secret ce tranquille horizon;
Il aspire un parfum dans l'air, sans voir où brille
Cette fleur dont l'arome enivre sa raison.

C'est bien là, sur ce sol dont la pente s'incline :
Mais où ? dans quel repli de ces fonds bruns et clairs?
Quel jardin fleurissant au pied d'une colline
Plus tard à ce rêveur sera tout l'univers?

Celle que le lointain dans ses brumes submerge,
Que fait-elle à présent, en ce beau jour d'été?
Quels murmures berceurs touchent son front de vierge,
Au bord de quel ruisseau se plait sa pureté?

Quelle est, de ces maisons, celle qui la vit naître,
Où lui-même entrera souriant et vainqueur?
Quel ombrage embaumé flotte sur la fenêtre
Où le soir il viendra dire les mots du cœur?

L'amour dont il soupire est là dans cet espace,
Mais pour plus d'une année inconnu cependant,
Et le nuage fuit, l'heure meurt, l'oiseau passe
Sans lui montrer l'asile où le bonheur l'attend.

O jeune homme inquiet dont le cœur me ressemble,
Toi qui portais déjà ma figure et mon nom,
Celle en qui tous les biens te souriront ensemble,
Elle grandit pour toi, là, dans ce frais vallon.

Oh! comme il est candide et tendre son visage!
Comme son âme penche aisément au devoir!
Nulle dans le pays n'est si belle et si sage :
Que tu serais joyeux si tu pouvais la voir!

———

LA PUDEUR

La pudeur semble une statue
En marbre et de sévère accueil,
Qui, debout, de blanc revêtue,
Garde un trésor avec orgueil.

Pourtant elle a peur, elle n'ose,
Son beau visage ému souvent
Se trouble et se colore en rose
Et montre en elle un cœur vivant.

La crainte qui rougit et tremble,
La fierté pleine de froideur
Ne se trouvent jamais ensemble
Que dans ton essence, ô Pudeur !

FIDÉLITÉ ANTICIPÉE

Jeune homme, ce besoin d'aimer
Qui tourmente ta solitude,
Tu ne dois pas le consumer
Dans les hasards d'un vain prélude.

Ne te laisse pas émouvoir;
Garde-toi, d'un cœur simple et ferme,
Pour l'avenir qu'il faut prévoir :
N'y sème pas un mauvais germe.

Cet avenir, c'est le front blanc
D'une timide fiancée,
C'est son cœur pour toi se troublant,
C'est sa main naïve pressée.

Elle existe, penses-y bien,
En quelque endroit du vaste monde,
Celle qui tresse un doux lien
Fixant ta course vagabonde.

Tu l'aimeras, penses-y donc :
Veux-tu, quand tu viendras près d'elle,
Lui demander d'abord pardon
D'être par avance infidèle ?

Songe au trésor de l'unité,
Au calme heureux près de la même,
Quand on se dit : J'ai mérité
Celle que j'adore et qui m'aime.

Crains ces froids partages du cœur,
Où se battent deux amours frères,
La triste lutte sans vainqueur,
Le tourment des devoirs contraires.

Si tu voyais dans le malheur
Une femme, une amante ancienne,
Ta vie exempte de douleur
Te ferait rougir de la sienne,

Et tu lui rendrais en pitié,
Reste d'affection qui vibre,
De ton âme non la moitié,
Mais une part qui n'est plus libre;

Et cet émoi, juste pourtant,
Ne pourrait se faire connaître,
Tu devrais, en le regrettant,
Lui défendre même de naître.

Ne pouvant pleurer sur les morts
Et ne les perdant pas sans trouble,
Tu serais suivi du remords
Dans tous les plis de ton cœur double.

Que le premier de tes amours
Puisse vivre autant que toi-même!
L'homme n'est heureux que s'il aime
Une seule fois pour toujours.

LES NOUVELLES

Perdu sur l'Océan du rêve intérieur,
Reclus dans ma pensée et me croyant plus sage,
J'ai besoin quelquefois qu'un gracieux message
M'informe de la terre où luit le jour rieur.

Vous qui prévenez mieux par un aspect meilleur
Et d'un facile esprit vous plaisez au ramage,
C'est par vous, je vous dois encore cet hommage,
Que m'arrive toujours le bruit extérieur.

Comme fit sur les flots jadis le patriarche,
Je laisse aller dehors la colombe de l'arche
Habile à découvrir les mystères jaloux;

Et quand le vol léger qui soutient votre marche
Apporte un rameau vert, alors il m'est bien doux,
Si le monde est vivant, de l'apprendre par vous.

BIENVEILLANCE

Chère, vous arrivez le cœur plein de louanges,
D'enthousiasmes purs qui n'ont rien de banal,
Et les hommes devant votre doux tribunal
Sont tous de bonnes gens, des héros ou des anges.

Dans ce monde pourtant où le bien et le mal
Se touchent d'habitude en de confus mélanges,
Vos suaves portraits semblent parfois étranges,
On n'en peut pas toujours nommer l'original.

C'est que dans votre cœur tout éveille un beau rêve,
C'est qu'à la moindre cause en vous-même il se lève
Un vol de doux oiseaux qui s'abat sans souci ;

Et je devine alors comme il faut que votre âme
Possède de beautés, de tendresses en flamme
Et de blanches vertus, pour les répandre ainsi.

SILENCE

Certes j'aime à causer avec toi; mais à moins
Que ce soit pour mieux lire au fond de ta belle âme
Ou pour rappeler l'heure où tu connus ma flamme,
Les propos entre nous me semblent de vains soins.

Par d'inutiles mots les cœurs ne sont pas joints;
Tous les autres pensers, échappés à ta bouche,
Qui ne sont pas ceux-là dont le secret nous touche,
Viendraient nous séparer, incommodes témoins.

Au rythme de ton pas qui flotte et se balance,
J'aime mieux près de toi, dans la nuit, en silence,
Sentir mon cœur ému vers le tien se penchant.

Loin des hommes laissés à leurs discours frivoles,
De notre accord muet il se dégage un chant
Plus doux à murmurer que toutes les paroles.

EN MARCHE

Elle est communément paresseuse, ses pieds
Toujours à contre-cœur sur le sol appuyés
Lui servent aussi peu que ceux des hirondelles.
Pourquoi donc ce matin, à leur mode infidèles,
Alertes et pressés comme le cours des eaux,
Se mettent-ils à fuir le long des clairs ruisseaux,
Se dérobant aux yeux quand l'obstacle embarrasse,
Luttant avec le flot de vitesse et de grâce,

Et faisant parmi l'herbe un bruit frais comme lui ?
Quel nouveau songe est né dans son âme aujourd'hui ?
Bientôt sentant qu'il monte une flamme à sa joue,
Son cœur pur n'aimant pas le secret, elle avoue.

La veille on a causé des rudes voyageurs,
Héros de notre temps, philosophes marcheurs,
Qui, joignant au savoir les actes énergiques,
S'enfoncent dans l'horreur des continents tragiques
Et conquièrent un monde à force de bonté.
D'enthousiasme saint son cœur est agité.
Et c'est pourquoi, perdant sa maison d'une lieue,
Elle croit s'avancer vers l'immensité bleue ;
Par ce premier effort, grand pour elle et nouveau,
On dirait qu'elle pense atteindre le niveau
Des grands hommes loués par un si bel hommage.
Et moi qu'elle ravit, j'admire en cette image
L'enfance continue et le beau don des jeux
Que flétrissent souvent les étés orageux,
J'admire son printemps, source que rien ne sèche,
Et son âme, jardin de naïveté fraîche.

L'ATTENTE

C'est demain, bientôt, à l'aurore,
Que je vais, chère, te revoir;
Mais ce jour n'étant pas encore,
Je languis dans un âcre espoir.

Bien que l'instant de mon ivresse
Doive fatalement venir,
Je ne puis faire qu'il paraisse,
Pas plus qu'alors le retenir.

Je ne puis activer les heures,
Je les regarde fuir, j'attends
Dans les mauvaises les meilleures :
On ne peut rien contre le temps.

Cette substance insaisissable
Qui mesure tous nos chemins
Et se divise en grains de sable,
Echappe à l'effort de nos mains.

C'est bien vainement que je lutte
Contre ce fantôme léger ;
Non, pas même d'une minute,
Le temps ne se laisse abréger.

Il faut qu'il passe et se déroule,
Que son être, vide ou rempli,
Seconde à seconde s'écoule
Jusqu'au bout du terme accompli.

Oh ! si sous moi, sous ma colère,
Je l'avais comme un bon cheval
Que l'éperon rude accélère
A travers le mont et le val,

Je lui ferais franchir l'espace
D'un élan si beau qu'alentour
On dirait : cet éclair qui passe,
Ce ne peut être que l'amour !

Mais le temps refuse la course :
O sommeil indolent et fort,
Tu restes ma seule ressource,
Toi qu'on dit frère de la mort !

Et j'aime, à l'heure où j'y succombe,
Tes abîmes parfois maudits
D'où je vais, comme de la tombe,
M'éveiller en plein paradis !

———

CONDITION

Ah ! je suis un cœur infidèle,
Un cœur trop peu semblable au tien ;
Je ne sais aimer que le Bien,
Cet idéal et froid modèle.

Je t'adore présentement,
Parce que ton âme parfaite
Chaque jour me donne la fête
D'un éternel enchantement.

Mais entends l'aveu, quoique étrange :
Je cesserais de te chérir,
Si tu cessais de me ravir
Par tes exquises bontés d'ange.

Car enfin tu n'es pas mon sang,
Je ne t'aime pas comme un père
De cet amour involontaire
Qui se gagne rien qu'en naissant.

Si profond que je l'imagine,
Mon amour, jadis né du choix,
Ayant été libre une fois,
Se souvient de son origine.

Qu'adviendait-il, si tu changeais ?.....
Non, je ris, je n'ai pas de crainte,
Ta vertu stable sans contrainte
T'assure mon cœur à jamais.

ENSEMBLE

Non, plus jeune que toi, nulle ne peut me plaire,
Ton âge est justement celui qui me convient,
Et sa grâce accomplie où mon bonheur contient
M'offre de la beauté le parfait exemplaire.

Les autres, dont le jour est plus neuf que le tien,
Sont pour mon cœur fidèle une race étrangère,
Mon pied ne s'unit pas à leur marche légère,
Entre elles et ma vie il n'est pas de lien.

Mais toi, tu grandissais au temps de ma jeunesse !
Tandis que se formait ta suave promesse,
J'exhalais dans les airs mon amoureux soupir,

Et ton âme, par lui touchée en pleine sève,
A bien pu recevoir l'empreinte de mon rêve
Qui t'a faite pareille à mon plus beau désir !

— —

PERSPECTIVE D'AMOUR

L'amour s'endort dans l'habitude,
Il redoute un cercle fermé
Et se sent pris de lassitude
Pour ce qu'il a le mieux aimé.

Il lui faut l'espace du rêve,
Le prix qui n'est pas obtenu,
Le renouvellement sans trêve
Dans sa course vers l'inconnu.

Si jamais mon amour s'énerve,
Si je le sens languir en moi,
Je lui ménage une réserve
Pleine d'inépuisable émoi.

Car mon cœur sait voir l'invisible :
Par delà les choses qui sont
Pressentant la chose possible,
Il aime d'un amour sans fond.

Par delà tes vertus présentes
Il devine les qualités,
Dont les circonstances puissantes
Pourraient enrichir tes bontés.

Comme un vif foyer d'étincelles
Habite au sein d'un caillou noir,
Je crois qu'en ton cœur tu recèles
Plus de forces qu'on n'en peut voir.

Toi qui files la blanche laine
Et ne quittes pas la maison,
Qui sait, victime de la haine,
Combien grandirait ta raison ?

Qui sait jusqu'où le vent d'orage,
Soufflant sur le feu de ton cœur,
Ferait s'élancer ton courage
Qu'emprisonne le sort vainqueur?

Qui sait si parmi la ruine
De notre bonheur précieux,
Tu ne serais pas l'héroïne
Dont le geste touche les cieux?

Que la promesse s'accomplisse
Ou demeure en toi sans effet,
A mes yeux tu n'es pas complice
Du destin toujours imparfait.

Je te vois telle que les choses
Tout à coup peuvent te montrer,
Je vois tes puissances décloses
D'un amour nouveau m'enivrer.

J'adore déjà, simple femme,
Les grands actes encor dormants
Qui pourraient jaillir de ton âme
Sous le choc des évènements.

Il me suffit qu'ils puissent naître :
S'ils restent soumis au hasard,
Ils appartiennent à ton être
Pour mon prophétique regard.

N'aspire-t-on pas dans les germes
Sous la neige encore hésitants,
Pareils aux dons que tu renfermes,
Les parfums rêvés du printemps?

Et peut-être un plus doux prestige,
Un plus mystérieux désir
Colore sur leur sombre tige
Les fleurs qu'on ne doit pas saisir.

Ainsi l'objet pur de mon culte,
Que le réel n'a pas terni,
Se revêt d'une grâce occulte
Dans mon espoir indéfini.

Et dans cet horizon immense
Où vit mon amour idéal,
Quand il se fane, il recommence
Le songe heureux de floréal.

TOUJOURS PLUS

Blâmant mon humeur vagabonde
Qui nous fait quitter notre nid,
Tu penses qu'on se désunit
Quand on s'en va de par le monde.

Mais pour l'affronter sans émoi,
Connais-tu ma raison ? écoute,
Elle te concerne sans doute,
Car ma vie entière est pour toi.

Puisqu'il est vrai que les voyages
Font mûrir des trésors cachés
Et que les ruisseaux épanchés
Reflètent de plus beaux rivages,

Sachant bien que tes dons futurs
Gisent dans d'impeccables germes,
Que les secrets que tu renfermes
Sont dans leur ombre blancs et purs,

J'aime ton âme tendre et fière
Bien trop fort pour ne pas vouloir
La posséder toute et la voir
Se développer tout entière.

Je ne suis point las de ton cœur,
Je veux encor le mieux connaître,
Inassouvi je me pénètre
De sa grandissante douceur.

Enchanté de sa flamme exquise
D'où le progrès n'est pas exclus,
Pour m'y réchauffer toujours plus
Mon vœu la rallume et l'attise.

Et de son pareil, ton esprit,
J'attends les surprises nouvelles
Et les grâces que tu révèles,
Lorsque le bonheur te sourit.

En toi j'aime une source blanche
Dont je veux goûter tous les pleurs,
Et j'aspire à toutes les fleurs
Qui parfument encor la branche.

L'ORAGE

Je grondais mon enfant, là, debout devant moi ;
Sachant que je l'adore, il avait peu d'émoi
(Pour l'âge de trois ans on n'est pas bien sévère),
Et riait et, moqueur, semblait me contrefaire.
Pour sauver le bon ordre, à regret j'insistai,
Je pris ma grosse voix, je fis l'œil irrité.
Il souriait encor, mais à son rire allègre
Un trouble se mêlait, comme une pointe d'aigre ;
Une crispation de la lèvre et des yeux
Annonçait le chagrin, le combat soucieux

Du faible orgueil que vient éteindre la peur sombre;
La fossette creusa sur la joue un trou d'ombre,
Le visage obscurcit le lustre de ses fleurs,
Jusqu'à ce que la crise, hélas! finit en pleurs.
Sur la face du jour qui se trempe et s'essuie,
Ainsi passent l'air bleu, le nuage et la pluie.

ENFANCE

Un essaim de garçons et filles
Qui peuvent bien avoir huit ans,
Figures graves et gentilles,
Joue à des jeux fort importants,

Où chacun d'eux ambitionne
D'imiter ce que nous faisons
Et d'être une grande personne
Dans l'intervalle des leçons.

Et derrière eux, perdant haleine
Pour ne pas rester à l'écart,
Une enfant de trois ans à peine
Qui n'a pour nous aucun regard,

Avec des gestes bien fidèles
Et des yeux d'extase béants
Imite ces autres modèles
Qui lui paraissent des géants.

Si les garçons pleins de courage,
Pressés de feindre les combats
Dont la vigueur plaît à leur âge,
D'un bâton frêle arment leur bras,

La fillette n'est pas inerte :
Copiant ces jeux masculins,
Elle agite une paille verte
Dans ses deux innocentes mains.

Ainsi l'exemple qu'on imite,
D'étage en étage porté,
Descend jusqu'à cette limite
De l'exquise naïveté.

RICHESSE ENFANTINE

Les enfants qu'on n'a pas gâtés
Aux clairs étalages des villes,
Se forment des propriétés
Avec les choses les plus viles.

Un débris stérile, un objet
Tombé par la fenêtre ouverte,
Auquel personne ne songeait,
C'est pour eux une découverte.

Un fragment aigu de miroir
Rejeté sans cadre et sans forme,
Leurs yeux jeunes savent y voir
La nouveauté du monde énorme.

Ce que, lassé par le destin,
Notre âge avec mépris leur cède
Est repris par le frais instinct
Qui veut que toujours l'on possède.

On voit ainsi le printemps gai
Recueillir et changer en roses
Tout ce que l'hiver fatigué
Abandonne aux métamorphoses.

LE SOLEIL

L'été splendide luit sur la plaine et la ville :
Couvrant la nudité de toute chose vile,
Il jette sur les troncs ses mobiles réseaux,
Éveille au bord des toits la chanson des oiseaux,
Et dans l'air bleu répand une béatitude.
Dans la morne chaleur d'une salle d'étude,
Les pauvres écoliers qu'attire vainement,
Si conforme à leurs vœux, l'éclat du jour charmant,
Seuls, restant enfermés, sont exclus de la fête.
Un toit morose et gris développe son faîte

Entre la liberté bruyante du dehors
Et leurs yeux qu'alanguit la paix des livres morts.
Vers le soir cependant un rayon de lumière
Entre pour consoler leur bande prisonnière :
Ce grand soleil ami qui vient les visiter,
Un enfant, malgré tout joyeux, va le capter.
A l'immense foyer par qui vivent les mondes,
Qui répand de là-haut ses flammes vagabondes
Et qui vient de si loin distraire son ennui,
Il présente un miroir rond aussi bien que lui,
Et tenant à son gré dans sa main si petite
Ce soleil dont la vue, hélas! est interdite,
Dans son ombre du moins maître de ce reflet,
De l'astre radieux il se fait un jouet.
Inclinant au plaisir sa force colossale,
L'astre danse, bondit aux deux bouts de la salle,
Exécute des sauts fantasques au plafond,
Du maître soucieux mord le sévère front,
Et la classe égayée, oubliant son martyre,
Libre comme en plein air, part d'un éclat de rire.

LES RENOUVEAUX

Nos émois sont d'un jour, fugitive est leur course,
Ils s'usent et n'auraient qu'un fade lendemain,
Si, pour les retrouver, lorsqu'a tari leur source,
Nous n'avions près de nous la plus belle ressource
Dans les cœurs que le sort place en notre chemin.

J'ai, plein d'amour, couru toute cette campagne,
Tant qu'à la fin mon goût s'est pour elle endormi :
Mais, près du visiteur qu'en mes bois j'accompagne,
La surprise qu'il sent pour leur beauté me gagne,
Et je revois leur grâce aux yeux de mon ami.

Poète qui, jadis, m'enlevant sur ton aile,
Excitas mes transports pour la première fois,
Quand je lis à l'épouse innocente et nouvelle
Tes beaux vers oubliés, son trouble te révèle
Et ses larmes encore attendrissent ma voix.

Lorsque mon âme enfin, de soi-même assouvie,
Ne se nourrira plus d'espoir et de désir,
Je recommencerai la route de la vie,
Entraîné par l'enfant dont l'amour nous convie
A suivre son essor vers l'heureux avenir.

PITIÉ

L'air où semble sourire une lumière amie,
L'air caressant et bleu cache une épidémie
Qui menace de mort ce que j'ai de plus cher,
Les enfants de mon cœur, les enfants de ma chair,
Et je frémis toujours, je tremble, je frissonne,
Ne pouvant accuser de ma crainte personne,
Plein de doute devant l'impalpable danger
Qui gît mystérieux au fond de l'air léger
Et s'approche au moment où je crois qu'il diffère.
O sombre trahison de la tiède atmosphère !

LES PENSÉES

AUX POÈTES CONTEMPORAINS

Poètes, la pensée est comme un bloc de prose
Où, visible à nous seuls, se cache l'idéal :
Il faut l'en dégager! moi je tremble, je n'ose,
J'ai peur en frappant fort de lui faire du mal.

Pour la montrer à tous, la fière apothéose,
Il faut briser la gangue et le marbre natal
Jusqu'au linéament où sa beauté repose,
Sans la blesser jamais d'un ciseau trop brutal.

LES PENSÉES

AUX POÈTES CONTEMPORAINS

Poètes, la pensée est comme un bloc de prose
Où, visible à nous seuls, se cache l'idéal :
Il faut l'en dégager! moi je tremble, je n'ose,
J'ai peur en frappant fort de lui faire du mal.

Pour la montrer à tous, la fière apothéose,
Il faut briser la gangue et le marbre natal
Jusqu'au linéament où sa beauté repose,
Sans la blesser jamais d'un ciseau trop brutal.

Nous la blessons toujours; chaque fois une larme
Pleure en nos yeux déçus le doux et premier charme,
Ame absente à présent du corps défiguré.

Puisque toujours, pour rendre aux hommes l'heure brève,
Il nous en coûte à nous la pureté d'un rêve,
Pouvons-nous d'eux au moins attendre un peu de gré ?

L'ART HUMAIN

O chère Humanité, nous, artistes, poètes,
Architectes, sculpteurs, peintres, musiciens,
Laissant leur rôle abstrait aux théoriciens,
C'est à nous de charmer tes veilles inquiètes.

Nous voulons, surpassant les vieux magiciens,
Ennoblir ton travail d'images si parfaites,
Donner à ton repos de si splendides fêtes,
Que tu ne songes plus aux paradis anciens.

Ta maison n'ouvre plus sur cet espace vide
Où tu lançais jadis tant d'espérance avide :
Mais nous rendrons pour toi ton logis enchanté.

Et de ce palais clos nous te ferons un temple
Dont tous les ornements rediront ton exemple
Et ton nom et ta gloire, ô chère Humanité !

TOUJOURS

Quand vous vous écriez : Je t'aimerai toujours !
Lorsque, le cœur rempli d'une image si belle,
O fortunés amants, l'esprit au temps rebelle,
Vous ne concevez pas le terme des amours,

Le froid penseur sourit, ayant compté les jours,
De voir l'humanité plaisamment éternelle
Promettre un avenir que tout détruit en elle
Et prétendre arrêter les choses dans leur cours.

Et pourtant ce grand mot qui sort de votre bouche
N'est pas faux, votre élan n'est pas stérile, il touche
Le but d'où les railleurs vous déclarent bannis.

Toujours!... Ce mot proclame en son vrai sens : Je jure
Que je t'aime aujourd'hui sans borne et sans mesure!
Votre erreur seulement confond deux infinis.

LE PORTRAIT

En offrant mon portrait, je donne un étranger
Qui ne m'occupe point, que je ne connais guère,
Que je vois par hasard dans un reflet de verre,
Et qui, sans altérer mon être, peut changer.

Si vous l'appelez moi, c'est un nom mensonger,
Car avec le vrai moi souvent il est en guerre;
C'est un masque d'emprunt qu'on met pour le vulgaire,
Non le fonds qu'avec vous je voudrais partager.

Et je souffre de voir que vous croyez connaître,
Par les traits sous lesquels le hasard m'a fait naître,
Votre ami qui les prend à peine pour les siens.

S'il vous plaisait un jour, par mes aveux guidée,
De pénétrer mon âme en ses plis anciens,
Nous aurions tous les deux de moi la même idée.

DÉCEPTION

Au beau milieu d'une pensée,
Le jour, parmi le bruit humain,
Le soir, quand la vie est lassée,
Ou dans un pas de mon chemin,

Un avis intime m'arrête,
Mon pouls se suspend, et je crois
Que la grande énigme secrète
Va se révéler cette fois,

Que les voiles épais du monde
Vont se déchirer, à l'éclair
D'une vision plus profonde
Par où l'obscur deviendra clair,

Qu'il faut seulement que je creuse
Au fond même de mon esprit,
Et que la découverte heureuse
Est là, filon d'or qui sourit.

Paisible alors comme la feuille
Qui sent l'aube s'épanouir,
Je me rassemble et me recueille
Pour la clarté qui va venir.

De cette aurore pâle et blême
Qui paraît au fond de mon cœur,
J'attends le secret du problème
Que m'a caché le sort moqueur.

Mais l'effet trompe l'espérance,
Et le jour, après cet émoi,
N'illumine que la présence
Certaine et proche de mon moi.

LE JOUR DU REPOS

à Philibert d'Ussel.

Les dimanches d'été le paysan s'ennuie.
Les coudes aux genoux, contre un mur il s'appuie
Et regarde, au-dessus des proches fenaisons,
L'accablante langueur des vides horizons.
La messe du matin est dite de bonne heure,
Les vêpres ont fini, beaucoup de temps demeure
Avant que le soleil disparaisse là-bas.
Quoiqu'il ait bien gagné ce jour et qu'il soit las,

Il voudrait s'occuper, reprendre en main sa bêche,
Mais le respect qu'il doit à la terre l'empêche.
Aucun bruit des jours pleins ne monte sous les cieux,
Il manque une substance à l'air silencieux,
Le moineau semble avoir d'autres cris sur la paille,
On ne sait même pas si la sève travaille;
Un crêpe, dirait-on, tout blanc, car c'est l'été,
Endort le monde aux plis de sa tranquillité.
Se sentant étouffer, le paysan soupire.

Et moi je souffre aussi d'un mal pareil ou pire,
Je ne sais pas me joindre aux fêtes des humains,
Je fuis les lieux publics où vont tous les chemins,
Préférant le travail dont les âpres puissances
Emplissent mieux mon cœur que les réjouissances,
Me plaisant dans l'effort, dans la fièvre dispos,
Et ne redoutant rien à l'égal du repos.
Il est donc vrai pour tous, ô paysan, l'emblème
De l'âme qui ne peut se posséder soi-même,
Qui cherche en l'action des biens extérieurs
Pareils à des jouets pour les enfants rieurs,
Et dans le tête à tête avec soi sent le vide
Seul répondre au soupir de son espoir avide.

Il nous faut le labeur, il nous faut l'aiguillon,
Il nous faut le désir d'achever le sillon,
Et, jusqu'au grand sommeil dans le suprême gîte,
Que sur nos fronts lassés un fouet rude s'agite!

LE JOUR DU TRAVAIL

Cependant que je rime auprès de la fenêtre,
M'arrêtant comme veut la mesure et le mètre,
Quand un vers est fini revenant sur mes pas
Au bout du terme exact que je ne franchis pas,
Et tandis que j'avance ainsi ligne par ligne,
Sous mes yeux un bouvier qui laboure sa vigne
Fait une œuvre semblable en guidant son sillon
Avec deux bœufs qu'unit le joug et l'aiguillon,

De même que je marche avec la double rime.
L'œil fixé devant lui sur le but, il s'escrime
A bien mener l'ouvrage où naîtra le bon vin
Qui doit verser au cœur le courage divin.
Moi je lutte avec lui qui l'ignore, et m'effraie
Quand je le vois finir avant mon vers sa raie,
Car je ne voudrais pas que son humble labeur
Primât le mien qu'excite une plus belle ardeur.
Et je jouis pourtant de penser que nous sommes
De féconds travailleurs tous deux parmi les hommes
Et qu'un rythme pareil en différents emplois
Gouverne nos efforts soumis aux mêmes lois.

LES MALADES

J'éprouve une pitié pour les tristes malades,
Je les plains au-dessus des autres malheureux;
Mélancolique proie à des chagrins maussades,
Il n'est pas de douleur grande et noble pour eux.

Ils n'ont pas de ces maux qui s'enchantent eux-même,
Qui remplissent le cœur et font bénir le jour
Où la vie a posé sur nous ce diadème;
Ils disent en souffrant : oh ! les peines d'amour !

Leur misère que rien n'élève leur fait honte,
Ils n'osent confier la faiblesse du corps,
Il faut qu'en lui chacun la supporte ou la dompte,
Souffrance solitaire à l'égal du remords.

Ils endurent surtout un mal contradictoire
Qui fait s'entrechoquer leur pensée et leurs vœux,
Où les deux combattants s'épuisent sans victoire
Dans l'incessant retour d'intimes désaveux;

Car ils ont vu le corps dans la nature entière;
En maudissant le leur qui jamais ne sourit,
Ils pensent savamment : Tout est dans la matière,
Et soupirent : Pourquoi tout n'est-il pas esprit !

Si, las d'un mal vulgaire, ils commettent des fautes,
De celles où paraît reluire une beauté,
Où les tentations semblent du moins plus hautes,
Adoucissez pour eux votre blâme irrité.

Le corps a tant de fois imprimé sa souillure
Aux élans de leur cœur si souvent abattu,
Qu'un péché gracieux leur semble une parure :
Plaignez un mal qui prend tout jusqu'à la vertu.

Moi, malgré le dédain cher à la poésie,
J'ai voulu, puisqu'elle est pourtant l'ange des pleurs,
Verser sur leur blessure un peu de l'ambroisie
Que sa coupe réserve aux brillantes douleurs.

DANS LES TÉNÈBRES

Les étoiles ont fui comme des condamnées,
Laissant le monde obscur sans image du Beau,
Il fait noir cette nuit comme dans le tombeau,
Et je pense tout seul aux sombres destinées.

Longtemps les parts de moi furent disséminées
Avant que du soleil m'apparût le flambeau,
Avant que de l'azur me sourît un lambeau
Il s'était écoulé des millions d'années.

De même il passera des milliards de jours
Après que j'aurai dû, cette fois pour toujours,
Rendre mes éléments à l'abîme des causes.

Pourquoi ce goût de vie et quel instinct nous mord
D'aimer ce feu follet voltigeant sur les choses,
Puisque l'état normal, c'est la nuit de la mort !

LA NUIT ET LA MORT

IMITÉ DE L'ANGLAIS DE J. B. WHITE

Le premier homme, né quand brillait le soleil,
Crut durant tout un jour qu'aucun flambeau pareil
Ne pouvait habiter dans la céleste voûte :
Cet astre existait seul, là-dessus pas de doute.
Pourtant quand la nuit vint, lorsque l'azur voilé
Fit resplendir les feux de l'abîme étoilé,
Plein d'extase devant cet infini des mondes,
Il aperçut combien les choses sont fécondes.

Peut-être quand viendront les ombres de la mort
Couvrir ce qui pour nous semble l'unique sort,
Un spectacle imprévu nous montrera la vie
D'existence sans fin prolongée et suivie.

LE CHOIX DU TOMBEAU

Je cherche pour mon goût le meilleur cimetière,
J'en visite plus d'un afin de bien choisir :
Après divers essais j'ai trouvé pour ma bière
La place qui pourra contenter mon désir.

Je veux reposer là, loin des bruits de la foule,
Dans la plaine où blanchit tout seul le champ des morts,
Près de la rive où l'eau sur l'obstacle s'écoule
Comme a passé ma vie à travers le remords.

Je dormirai tranquille au sein de la nature,
Moi qui la chérissais du plus fidèle amour,
Et qui dormais souvent, quand la nuit était pure,
Dehors, sous le grand ciel, jusqu'au lever du jour.

Les paysans viendront par là deux fois l'année
Pour jeter la semence ou lever la moisson,
Et leur besogne simple une fois terminée
Me laissera paisible, heureux à ma façon.

Mais où donc va mon rêve !... Heureux !... Chimère vaine !
Quel songe de penser qu'un mort peut être bien !
C'en est fait, quand le sang se glace dans la veine ;
Les misérables morts, hélas ! ne sont plus rien.

Toute joie est échue en partage à la vie,
Le calme de la tombe est un mot plein de vent;
Insensible, il n'a rien du charme qu'on envie,
Pour goûter la mort même il faut être vivant.

Voici l'unique instant d'embrasser tout entière
Cette image funèbre où se plaît ma langueur,
Tant que je suis debout, d'aimer le cimetière,
D'approfondir déjà ce rêve de mon cœur !

Le repos à venir qui maintenant me touche,
Quand il sera réel, pour toujours aura lui,
Et tout ce qu'un tombeau tient d'heureux en sa couche,
Je l'épuise et le sens par avance aujourd'hui.

Il en est de la mort ainsi que de la gloire :
Le privilégié qui voit encor le ciel
A tout, et la durée acquise à la mémoire
N'est pas un bien futur, mais un bien actuel.

LE PRINTEMPS DES AUTRES

Je ne puis contempler sans une sombre envie
Ce doux printemps qui vient rajeunir l'univers,
Et dans l'horizon mort ressuscitant la vie,
Couvre de fleurs les pas fugitifs des hivers.

Quoi ! tous les ans, toujours, sans même attendre une heure
Les chênes sentiront la caresse d'avril ;
Chaque année, au tapis de l'herbe inférieure,
La sève reviendra de son profond exil !

Et nous, nous qui voyons tant de fois la nature
Surgir hors de la neige ainsi que d'un linceul,
Nous qui voyons verdir l'infime créature,
Nous cherchons nos printemps et n'en trouvons qu'un seul,

Un seul, éclair pour l'un, moins rapide pour l'autre,
Mais qui, s'il a brillé, ne sera pas rendu,
Un seul que nous puissions vraiment appeler nôtre
Et que, sans le goûter, quelques-uns ont perdu !

Je me plaignais ainsi. Mais j'ai vu la jeunesse,
J'ai compris, à l'éclat de ses joyeux vingt ans,
Que la terre n'est pas la seule qui renaisse
Et que l'homme connaît le retour des printemps.

Tout a le même sort, les hommes et les plantes
Qui livrent leur couronne éphémère à l'autan :
Après des floraisons plus courtes ou plus lentes,
Où vont la feuille morte et la rose d'antan ?

Mais bien qu'une saison lui prenne son feuillage,
Le tronc reste debout pendant plus d'un été,
Et l'homme qui vieillit voit aussi d'âge en âge
Verdir ton front chenu, durable Humanité !

Et s'il n'est pas nourri d'une moelle égoïste,
Le voilà consolé de son jaloux tourment;
Loin que d'un cœur étroit sur lui-même il s'attriste,
Il goûte comme sien ton renouvellement!

Il jouit de ta joie, il sourit à la fête
Où viennent tour à tour les générations
Que l'arbre colossal porte à son heureux faîte,
Et sans regret s'éclaire à leurs jeunes rayons.

TENTATION D'ASCÉTISME

J'ai, sans prudent calcul, suivi l'aveugle instinct
Du cœur ambitieux qui languit dans le vide,
Et créant des enfants pour la nature avide
J'ai livré mon cœur faible aux hasards du destin.

Ah! l'enfant délicat est un bien trop fragile,
Il est à nous trop peu pour nous être si cher :
Ce que nous aimons tant devrait être de fer
Ou d'infrangible airain, et l'enfant est d'argile!

Et nous sommes toujours traversés d'un frisson,
Et l'enfant qui sourit nous donne moins de joie
Que de peur de le voir ravi comme une proie :
Quand il renonce à tout, l'ascète a donc raison !

Ainsi je me plaignais et ma plainte était juste,
Si les enfants ne sont au monde que pour nous,
S'il n'est rien que l'on doive honorer à genoux,
Si le Bien quelque part n'a point sa place auguste.

Mais le Bien se produit, la grande Humanité,
Pour faire prévaloir les vertus sur les vices,
Pour accomplir son œuvre, a besoin de services
Dont le tribut par nous lui doit être apporté.

Le secret du génie étant voilé dans l'ombre,
Pour obtenir du sort ses guides et ses rois
Il faut qu'elle ait du moins l'immensité du choix :
C'est nous qui lui devons sans peur fournir le nombre !

C'est de nous, par delà nos proches intérêts,
Qu'elle attend ce pouvoir, vainqueur des contingences,
Qui de son avenir multipliera les chances,
En semant sans compter les germes du progrès.

De ton riche avenir préparant la ressource,
O mère, je te voue aujourd'hui mes enfants
Et la foule de ceux, peut-être triomphants,
Qui par eux auront pris l'existence en ma source.

LE PRÉSENT ET L'AVENIR

A M. Pierre Laffitte.

L'homme est un loup pour l'homme : ils se guettent la nuit,
Et si l'homme dans l'ombre écoute et craint le bruit,
C'est le lourd pas humain surtout dont il frissonne.
Peut-on mettre sa foi dans quelqu'un ? dans personne !
Qu'on se garde ! et malheur à l'imprudent ami
Qui sur la foi jurée un jour s'est endormi !
Chacun doit à ses fils enseigner dès l'enfance
Qu'ici-bas par malheur il faut être en défense.
Tenter le monde obscur, sans croire à ce conseil,
C'est tout risquer, l'argent, la place au bon soleil,

Le repos et l'honneur et peut-être la vie.
A tous les biens quelqu'un dans l'ombre porte envie.
Les antres des marchands, rivaux en leur trafic,
Sont des pièges ouverts où glisse le public.
La guerre est en tous lieux, le moindre champ de foire
Est un champ de combat, de bataille sans gloire
Où l'heureux qui possède est sans trêve attaqué
Par le démon du gain, ce conquérant masqué
Qui parle doucement et dont l'arme est la ruse.
L'homme a pour compagnon l'animal dont il use,
Les monstres du désert sont vaincus à demi,
Mais l'homme pour son frère est toujours ennemi.

Et l'homme cependant est nécessaire à l'homme.
Des innombrables maux que la plainte dénomme
La solitude encore est le pire ici-bas.
L'âme peut l'endurer, le corps ne le peut pas.
Si la vie en commun au dur combat nous livre,
Il est pour l'homme seul impossible de vivre.
Il faudrait qu'il créât un monde tout entier,
Qu'il apprît tous les arts, qu'il sût chaque métier.
Oh! le cruel labeur et l'existence étrange!
Nous en sommes exempts : l'harmonieux échange

Fait courir entre nous de mutuels bienfaits
Qui vont, viennent, tantôt causes, tantôt effets,
Avec le rhythme heureux du chant et de la strophe.
Le bûcheron lointain nous loge et nous réchauffe,
Le paysan nourrit notre corps chaque jour,
Et l'artisan, par lui repu, l'aide à son tour,
Le juge par le droit abrite la chaumière,
Sur nos pas le savant projette une lumière,
L'homme d'État nous guide à son but triomphant,
Et sur son dur chemin le soldat nous défend,
Le soldat qu'à son tour dans la trêve des armes
L'art, ami de la paix, enivre de ses charmes.

Ainsi par la vertu de l'intime lien
Qui joint dans l'unité ce monde où tout se tient,
Et qui mêle vraiment mes intérêts aux vôtres,
Nous sommes bienfaiteurs, hommes, les uns des autres.
Mais c'est sans le savoir presque et sans le vouloir,
Dans cette obscurité rien ne peut prévaloir
Sur l'égoïsme froid de toute créature.
Au cours changeant du temps il est dans la nature
Une sombre saison, le monotone hiver,
Où les souffles féconds restent muets dans l'air,

Où, la sève dormant sous les rudes écorces,
On ne voit plus agir que les pesantes forces,
Où la vie insensible au lever des matins
Ne se ranime plus dans les germes éteints,
Où tout semble étouffé dans l'ombre d'un mystère.
Et pourtant tout à coup, sur cette même terre,
Au bout de ces rameaux, sur ces mêmes buissons,
Dans ces mêmes sentiers où plus gais nous passons,
Un miracle est venu transformer toute chose.
L'été seul a causé cette métamorphose.
Aux substances du sol rien ne s'est ajouté,
Mais le nouveau soleil, le soleil de l'été
A mis en mouvement les puissances secrètes
Qui se tenaient pour lui sourdes et toutes prêtes.
Viens ainsi dans nos cœurs, soleil d'un nouveau jour !
Aux hommes ignorants, toi, lumineux amour,
Fais briller le flambeau d'une saison nouvelle !
Que ta pure clarté se montre et nous révèle
Combien nous nous touchons par d'intimes rapports !
Mais surtout que ton feu dans nos cœurs demi-morts
Éveille la chaleur sans qui toute lumière
Laisse dormir le bien dans sa gêne première.
Non, ce n'est pas assez de savoir ce qui est :

Donne-nous vers le mieux ce désir inquiet
Par où, n'estimant plus le bonheur solitaire,
Notre lien fatal deviendra volontaire.
Que la nécessité sente ton chaud rayon!
Ajoute au fait glacé la vive intention!
Que les dons mutuels, donnés par nous aux autres,
Soient dûs, non au hasard, mais à des cœurs d'apôtres!
Ne laissons pas pour nous agir l'aveugle loi!
Consentons librement à notre utile emploi!
Qu'aux œuvres du destin la foi vienne se joindre,
De peur que sans la foi l'œuvre devienne moindre!
Par l'amour conscient les actes grandiront.
Le printemps ne met pas une parure au front
Des arbres seulement pour qu'ils aient plus de grâce,
Mais il les fait aussi développer leur masse,
Pousser, grandir en l'air, s'accroître en tous les sens
Et sur le ciel nouveau devenir plus puissants.
Ainsi l'amour humain, rayonnant sur les actes
Gouvernés jusqu'ici par d'égoïstes pactes,
Fera par sa chaleur éclore de leurs nœuds
Tout ce qu'il enfermaient de bienfaisant en eux.
Nous ne connaissons pas cette saison humaine.
Pouvons-nous pressentir où sa clarté nous mène ?

Ces offices divers accomplis sans dessein
Que la société dérobe dans son sein,
Montreront la beauté de leur vertu bénigne,
Et, puisque tout émoi s'exerce par le signe,
La répétition constante du bienfait,
Par le ferme propos donnant son plein effet,
De l'amour contenu fera jaillir la source.
Dans l'union de tous alors quelle ressource!
Comme nous deviendrons puissants contre les maux,
Contre les lois du sort, contre les animaux,
Et contre nos instincts qui nous trompaient naguère!
Dans ce pur sentiment croyez-vous que la guerre,
Crime aveugle, pourra bien longtemps subsister,
Quand tous auront compris qu'ils doivent s'assister?
Et pensez-vous qu'unis, sans intérêts contraires,
Nous laisserons tuer nos enfants par nos frères?
Non, ce n'est pas possible, et la guerre mourra.
Ne vous affligez point quand ce moment viendra,
O vous, adorateurs de la force brutale;
Une force aussi grande, également fatale,
Mais faisant à la nuit succéder un beau jour,
Naîtra dans la puissance exquise de l'amour!

LES HUMBLES FONCTIONS

LE FACTEUR

Un hasard nous a dispersés
Sur des points lointains, dans les terres,
Et, sans choix de voisins placés,
Les hommes vivent solitaires.

Nous sommes presque tous au sol
Enracinés comme des plantes,
Pareils au fixe tournesol
Dont tournent seules les fleurs lentes.

Nous sommes, par un sort moqueur,
Séparés et remplis de craintes,
Et les plus près de notre cœur
Sont les plus loin de nos étreintes.

Ne faut-il pas, dans ce tourment,
Bénir les services utiles
De l'homme dont le mouvement
Unit nos destins immobiles,

De celui qui fait de son pas
Un lien rapide à nos âmes
Et de l'une à l'autre tout bas
Tisse de bienfaisantes trames,

De celui qu'on attend venir,
Dont on regarde ouvrir la boîte,
Pleine du secret avenir
Qu'on redoute et que l'on convoite?

N'oublions pas combien de maux
Coûte ce nécessaire office,
Combien, pour avoir quelques mots,
Nous demandons de sacrifice.

Quand nous restons sous le couvert
De nos toits, ô la douce chose!
Il s'en va dans le rude hiver
En laissant chaque maison close.

Lui qui nous joint, à tournoyer
Son existence passe toute,
Lui qui rend l'absent au foyer
Il est toujours sur la grand'route.

Pour qu'il sente ses fonctions,
Pour qu'il sache ce qu'on en pense,
Par l'honneur dont nous l'accueillons
Accordons-lui sa récompense.

Dans les lettres de son étui
L'amitié franchit notre porte,
Soyons justes et rendons-lui
Un peu du trésor qu'il apporte!

LES HUMBLES FONCTIONS

LES MARCHANDS

Je vous plains, avides marchands,
Que l'inquiet besoin de vendre
Fait semblables aux pauvres gens
Dont on voit l'humble main se tendre.

Blottis au fond d'un magasin,
Vous guettez si l'heureux qui passe,
Se décidant pour le voisin,
Trompera votre faim rapace.

Vos yeux au caprice attentifs,
Votre sourire qui supplie,
Le soin de vos gestes actifs
Cachent une mélancolie.

Quittez cette sourde frayeur :
Car je n'ai pas l'outrecuidance
De me croire supérieur
A vous-même en indépendance.

Je dépends bien de votre emploi,
Si vous dépendez de ma bourse;
Les uns des autres, c'est la loi,
Nous sommes la proche ressource.

Et je dis de bon cœur merci
A votre fièvre mercantile,
Car je serais fort en souci
Sans vous, sans votre office utile,

Pour avoir le beau papier blanc
Où mon rêve éclôt en poème,
Et pour apporter, tout tremblant,
L'anneau d'or à celle que j'aime.

LES GRANDES FONCTIONS

LE HÉROS

Vous qui cherchez encor le vrai héros moderne,
Plus fort que le dompteur des fantômes de Lerne,
Plus utile et plus doux que le vain conquérant,
Vous qui n'appréciant qu'un juste et long ouvrage
Attendez l'idéal inventé par notre âge,
Réjouissez-vous donc : voici quelqu'un de grand !

D'ordinaire il est né près de la mer immense,
Et le flot qui là-bas dans le lointain commence
L'attire sur sa plaine ouverte, enfant songeur;
La mer où d'autres cœurs redoutent un obstacle
Au delà de ses bords lui promet un spectacle
Qui hante le sommeil du hardi voyageur.

Il méprise la faim, la fièvre qui dévore,
Les marais, le soleil, il marche, il marche encore :
C'est vraiment un héros, un homme d'action!
Si vous l'admirez moins, c'est faute de mesure,
C'est qu'il dépasse trop la taille de nature
Et qu'un si fier courage est une exception!

Se souvenant toujours du nom qu'il représente,
Portant en lui l'honneur de la patrie absente,
Son scrupule surprend les peuples ébahis;
Il est irréprochable afin d'être un modèle,
Afin qu'on nous admire, afin d'être fidèle
Au culte qu'il répand pour son lointain pays.

D'ailleurs il a pitié des cruelles souffrances,
Il brûle de tracer la route aux délivrances!

Des fléaux endurés sous un si clair azur;
Ceux pour qui le savoir se change en Providence,
Pauvres êtres qu'aveugle une sombre prudence,
Ne le comprennent pas, hélas! il est trop pur.

Il est fort et complet, en un mot il est l'homme,
Celui qui de nous tous unit l'entière somme,
Qui sait tout, qui sent tout et n'a pas de rival,
Chargé d'armes au sein de ses calmes études,
Pour leur beauté bravant l'effroi des solitudes,
Savant, artiste, apôtre et soldat sans égal!

Ivre de joie, il court vers l'inconnu splendide;
Sous l'arc étincelant d'un ciel toujours limpide
Il voit se dérouler d'infinis horizons
Où la nature vierge et les monts et les fleuves,
Les surprises, l'éveil devant les choses neuves
Font passer sur son cœur l'extase en longs frissons.

Aux lacs, à la forêt des vents seuls caressée
Il porte un élément étrange, la pensée;
Leur prestige est senti pour la première fois;
Tel qu'au fond de l'Éden naïf le premier homme,

Les animaux, les lieux innommés, il les nomme,
Et tous restent marqués à l'accent de sa voix.

Quand le nègre effaré le croit chasseur d'esclaves
Et s'arme contre lui par crainte des entraves,
Il étudie en paix la race et les couleurs;
Sur la rive du fleuve empli de crocodiles,
Son occupation est celle des idylles,
Car c'est un homme doux qui va cueillant des fleurs.

Aussi quels lourds parfums aux subtiles épices,
Quel brouillard odorant du fond des précipices
Vers ses sens enivrés montent dans l'air du soir!
De quel éclat de pourpre et de quelles nuances,
De quels tons vifs les fleurs, suprêmes élégances,
Illuminent pour lui l'horreur du monde noir!

Sa curiosité toujours inassouvie
Aux plus sombres trépas a résigné sa vie;
Celui qui dort parmi les rois à Westminster,
Loin de rêver l'honneur de telles funérailles,
Pensant qu'il tomberait en d'obscures batailles,
Vouait son corps en proie aux vils oiseaux de l'air.

Mais ce désir de voir, cette soif de connaître,
Il l'a pour notre Europe aussi qui le fit naître,
Il veut qu'à notre nuit succède un jour vermeil.
Il s'avance jetant en cercle une lumière,
Et chacun de ses pas chasse l'ombre première,
Et la science éclaire en lui comme un soleil!

Tandis qu'en nos combats nous sommes une armée,
Nous qui ne laissons pas bien loin la terre aimée,
Il est seul. Ah! ceci, vraiment, c'est trop cruel!
Qu'ils partent, s'il le faut, mais deux amis ensemble,
Pour trouver, au péril commun qui les rassemble,
Le joyeux réconfort d'un appui fraternel.

Du moins, comme l'enfant, quand soufflent les tempêtes,
Pense aux pauvres marins, pensons, nous, dans nos fêtes,
Dans nos affections, dans nos sécurités,
A lui qui songe à nous, le soir, sur les rivages
Pleins d'un concert affreux de hurlements sauvages,
Et rêve aux doux logis dans l'amour abrités.

ADMIRATION

A Jules Lemaître.

Bonheur exquis de la jeunesse,
Où l'esprit mécontent de soi,
En attendant que l'homme naisse,
Est ouvert tout large et reçoit,

Heures de flamme où l'on admire,
Où dans les livres anciens
Le cœur plein d'extase voit luire
Des rêves plus beaux que les siens,

Où ne s'adorant pas lui-même,
Ému d'un naïf abandon,
Il s'épand, il se livre, il aime
Et met son plaisir dans ce don,

Où sentant sa propre faiblesse,
Comme un petit enfant porté,
Par les grands hommes il se laisse
Ravir au ciel de la beauté !

Dédaigneux des songes des autres,
Plus tard, minces écrivailleurs,
Nous n'avons goût que pour les nôtres
Qui nous semblent toujours meilleurs.

Pareils au vigneron stupide
Qui ne boit que son propre vin,
Nous jetons la coupe splendide
Où bouillonne un nectar divin,

Et l'héritage du génie,
Les chefs-d'œuvre sont délaissés
Par notre pauvre orgueil qui nie
Ce qui surpasse nos pensers.

O limite de la personne!
Pourquoi faut-il que l'humble voix
Où mon faible timbre résonne
L'emporte toujours dans mon choix?

Pourquoi mes sentiments infimes
Me touchent-ils mille fois plus
Que les accents les plus sublimes
Dans les beaux livres que j'ai lus?

Et pourquoi rivée à sa chaîne,
Ne sentant que son propre émoi,
Ma pensée étroite et prochaine
Est-elle esclave de son moi!

Je me souviens du temps de fraîche adolescence
Où la première fois je sentis la puissance
De l'humaine grandeur et son facile appui,
Où la première fois j'adorai Lamartine,
Lorsque, entrant glorieux dans mon âme enfantine,
Il trouva mon cœur vide et le peupla de lui!

Oh! durant quelques jours que mon âme fut belle!
De mes sens éblouis l'extase était nouvelle,

*

Mais surtout simple alors, naïf et me donnant,
Soutenu sur le flot de sa vaste harmonie,
Je recueillais en moi la force du génie
Et je montais ainsi plus haut que maintenant !

Loin de ce lac qui jette un soupir à sa rive,
Le souffle de mon temps m'a pris à la dérive,
Lamartine ! un courant m'entraîne loin de toi !
Je n'ai pas hérité ta flamme ni ta lyre,
Un froid raisonnement arrête un beau délire,
Et je n'ai pas ton cœur et je n'ai plus ta foi !

Mais je veux tous les ans sous ton aile renaître,
Je veux, en dépouillant ma croyance et mon être,
Sur tes vestiges d'or poser mes faibles pas,
Je veux que des sommets parfois il me souvienne,
Et dans l'échange heureux de mon âme en la tienne
Oublier quelques jours ma prison de là-bas !

ADORATION

Confiant au soleil les champs qu'il fertilise,
Le peuple à flots pressés pénètre dans l'église
Où, les travaux quittés, Dieu l'appelle à son tour.
Je n'ai garde de suivre et prenant un détour
Je vais me perdre au sein désert de la campagne.
Un fidèle animal, un chien seul m'accompagne;
Bondissant de plaisir et faisant tout son bien

De l'air et de l'espace, il ne lui manque rien.
Pourquoi donc moi, son maître, ayant choisi de faire
Cette course au grand air qu'avec lui je préfère
Aux saints hymnes du temple élancés vers l'autel,
Pourquoi suis-je envahi par un trouble mortel?
Pourquoi ces chants pieux, ces vêpres étouffées
Que la brise du ciel m'apporte par bouffées,
Viennent-ils sur mon cœur qui tremble retentir
Et dans mon âme en deuil évoquer un soupir?

*
* *

C'est que mon âme est saisie
D'une amère jalousie
Pour ceux qui savent prier,
C'est que ma tristesse envie
Ce noble élan de la vie
Et ce bonheur d'adorer.

C'est que j'admire l'extase,
La passion dont s'embrase
Cet amour saint et béni,
Qui jamais ne peut s'éteindre,
Car l'objet qu'il veut atteindre
Est l'éternel infini.

C'est que ce flot de tendresse
Qui verse une douce ivresse
Et qui lave le péché
Ne vient pas baigner ma lèvre
Et laisse en proie à la fièvre
Mon cœur toujours desséché.

C'est que pareil à la bête,
Comme elle courbant la tête,
Vivant sans connaître Dieu,
Je ne suis pas de la fête
Qui vers l'essence parfaite
Élève un culte en tout lieu.

*
* *

Je veux aussi, je veux adorer quelque chose.
Ce Dieu pur que je cherche, ô nature, est-ce toi ?
Es-tu digne vraiment de cette apothéose,
Et puis-je t'engager mon amour et ma foi ?

Par rapides éclairs tu m'as paru si belle,
J'ai trouvé sur ta face un reflet si divin
Que mon cœur a frémi, mais mon esprit rebelle
A bientôt reconnu ce songe comme vain.

Et l'esprit a raison : ne serais-tu pas bonne,
N'aurais-tu pas pitié, si ton être était Dieu ?
Et nous voyons toujours que ta force abandonne
Les faibles écrasés sous ton sanglant essieu.

D'ailleurs cette beauté qui n'est pas adorable
Puisque ta loi sans cœur nous y cache un venin,
Froide nature, au moins est-elle véritable ?
Non, même tes splendeurs ne sont qu'un rêve humain.

Pour que ta beauté soit, il faut que je la sente,
Sur ta face il me faut moi-même m'épancher,
Et je ne te crois plus belle ou compatissante,
Et je ne vois en toi qu'un monceau de rocher.

*
* *

Quelle lueur m'éclaire ! ainsi tout est dans l'homme !
Des biens que nous aimons il joint l'entière somme,
Ces trésors que je cherche il les a tous les deux,
Puisque toute beauté dans son esprit se tisse,
Et qu'il a fait briller l'aube de la justice
Au monde fourmillant de noirs combats hideux.

Quelle est dans l'univers l'existence réelle
Qui, la nature étant si vaine et si cruelle,
Pour le Bien et le Beau vaille l'Humanité?
Où puis-je trouver mieux que ces humains génies,
Dont les uns m'ont versé toutes les harmonies,
Dont les autres me font bénir leur charité?

Chaque religion à son tour fut ingrate,
Elle oublia, rivée au songe qui la flatte,
La plupart des héros dans le culte des saints :
Mieux instruite à présent, que l'histoire édifie
Une liste plus longue, ample hagiographie
Où tous nos bienfaiteurs entreront par essaims!

Rendons, ne pouvant mieux, des honneurs anonymes
Aux lointains inventeurs par qui jadis nous fîmes
Les plus rudes efforts vers le but immortel,
Dressons un panthéon plus large que l'antique,
Où les artistes grecs, les saints du temps gothique
Et les hardis penseurs trouveront un autel!

Nous devons un vrai culte à ce double cortège
Dont l'un charme nos sens et l'autre nous protège,

Mais où l'homme tout seul a formé tous les rangs,
Ici nous ravissant par l'art et la cadence,
Là par son industrie, utile Providence,
Arrachant leur victime aux cieux indifférents.

Si cette foi paraît de l'homme trop voisine,
N'assemble-t-elle point tout ce qui nous fascine ?
Le Dieu même vers qui d'autres tendent les mains,
Ne l'ont-ils pas aussi formé de leur image,
A ce qu'on ne sent pas ne pouvant rendre hommage,
L'ont-ils pas tout entier pétri de traits humains ?

*
* *

Mais l'âme, malgré tout, soupire;
Elle sent, arrachée au pire,
Le mieux seul par elle adoré;
La borne de l'essence humaine
Vers un Dieu plus pur la ramène :
Elle veut monter d'un degré.

Du suc des arts, comme des roses,
Des charités, réelles choses,
Elle rassemble l'Idéal
Qui sur l'homme, il est vrai, se moule,

Mais domine ensuite la foule
Avec l'éclat d'un front royal.

C'est l'homme toujours, mais immense,
Que rien ne borne et ne commence :
Un seul trait, la Perfection,
Est venu sacrer ses mérites
Et rien qu'en ôtant ses limites
Le voue à l'adoration.

Il joint au culte du génie
Une perspective infinie ;
Et le choix individuel
Qui nous tient par l'intime fibre
Avec l'Idéal est plus libre
Qu'avec un Dieu fixe et réel.

Et le rêve pur des mystiques
Qui fuit leurs âmes ascétiques,
Aimer Dieu sans nul intérêt,
Est la vérité de ce culte
Qui d'aucun vœu propre n'insulte
La pureté du ciel abstrait.

Oui, voilà le divin modèle
Auquel je veux être fidèle,
Dont je veux rapprocher mon cœur,
Le priant, si le mal me tente,
D'appuyer mon âme hésitante,
D'être ma force et mon vainqueur;

Ou s'il arrive à son image
Par mon péché quelque dommage,
La douleur viendra m'avertir
Que lès souillures de ses charmes
Doivent se laver dans les larmes
Que verse un juste repentir.

L'hymne sans fin des litanies
A dire ses vertus bénies
Ne pourra jamais se lasser;
Je l'appellerai l'Adorable,
Le Bon, le Saint, le Désirable,
Le Pur, le Beau, sans l'épuiser.

Si, malgré cet amour, le doute
M'alanguit parfois sur la route,

Je me souviendrai que les saints
Dans les heures de sécheresse
Voyaient se faner la tendresse
Qu'arrosait la grâce en leurs seins.

On vit toujours, dirai-je encore,
Un jeune culte à son aurore
S'élever d'un pas incertain,
Mais parmi la race future
Il grandit, il rayonne, il dure,
Vainqueur des combats du matin!

TABLE

LES RÊVES

Les Saisons. 5
L'Abri. 7
La Dernière Rose. 9
Les Bruits de l'Hiver. 11
Impression d'Hiver.. 13
La Maison.. 15
Le Vent des Cimes.. 17
L'Essor du Vent. 19
Vent d'Autan. 23
La Poésie 29
Instinct de Mère 31
Printemps Hâtif. 33

Mars 35
La Fleur Bleue 37
Fleur de Pêcher 39
La Nature est la même 41
Avril 43
Le Progrès des Fleurs 45
Plaisirs de Botaniste 47
Médiocrité 49
Le Bois 51
Dans les Prés 53
Désir 55
Satiété 57
Le Sommeil 59
Maturité 61
Apparition 63
Romantisme 67
Le Ruisseau 69
Les Amants 72
Rédemption 74
Vues du Ciel 76
L'Amour de la Nature, *scène de cloître* 85
La France 89
Plus Bas 91

LES SENTIMENTS

Invocation 95
La Chambre Paternelle 97
Pèlerinage 99

L'Œuvre Abandonnée. 102
Le Corps sans l'Ame 104
Sur la Montagne. 107
La Pudeur. 110
Fidélité Anticipée. 112
Les Nouvelles. 115
Bienveillance 117
Silence. 119
En Marche. 121
L'Attente. 123
Condition. 126
Ensemble. 128
Perspective d'Amour. 130
Toujours plus. 134
L'Orage 137
Enfance. 139
Richesse enfantine. 141
Le Soleil. 143
Les Renouveaux 145
Pitié. 147

LES PENSÉES

Aux Poètes contemporains. 151
L'Art humain. 153
Toujours. 155
Le Portrait. 157
Déception. 159
Le Jour du Repos. 161

Le Jour du Travail 164
Les Malades.. 166
Dans les Ténèbres. 169
La Nuit et la Mort. 171
Le Choix du Tombeau 173
Le Printemps des Autres. 176
Tentation d'Ascétisme. 179
Le Présent et l'Avenir. 182
Les Humbles Fonctions : *Le Facteur*. 188
— *Les Marchands*. 191
Les Grandes Fonctions : *Le Héros* 193
Admiration. 198
Adoration 202

Achevé d'imprimer

le 31 Août mil huit cent quatre-vingt

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

La Bibliothèque
niversité d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

18 DEC. 1990
06 DEC. 1990

a39003 002137528b

CE PQ 2382
.P8R4 1880
COO PCMAIRCLS, C REVES ET PEN
ACC# 1226022

Les Reliures
TÉL.: (819) 686-20
(MTL) 255-52